

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE  
CHOISIE ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.*

DEDIÉ AU ROI.

DECEMBRE 1766.

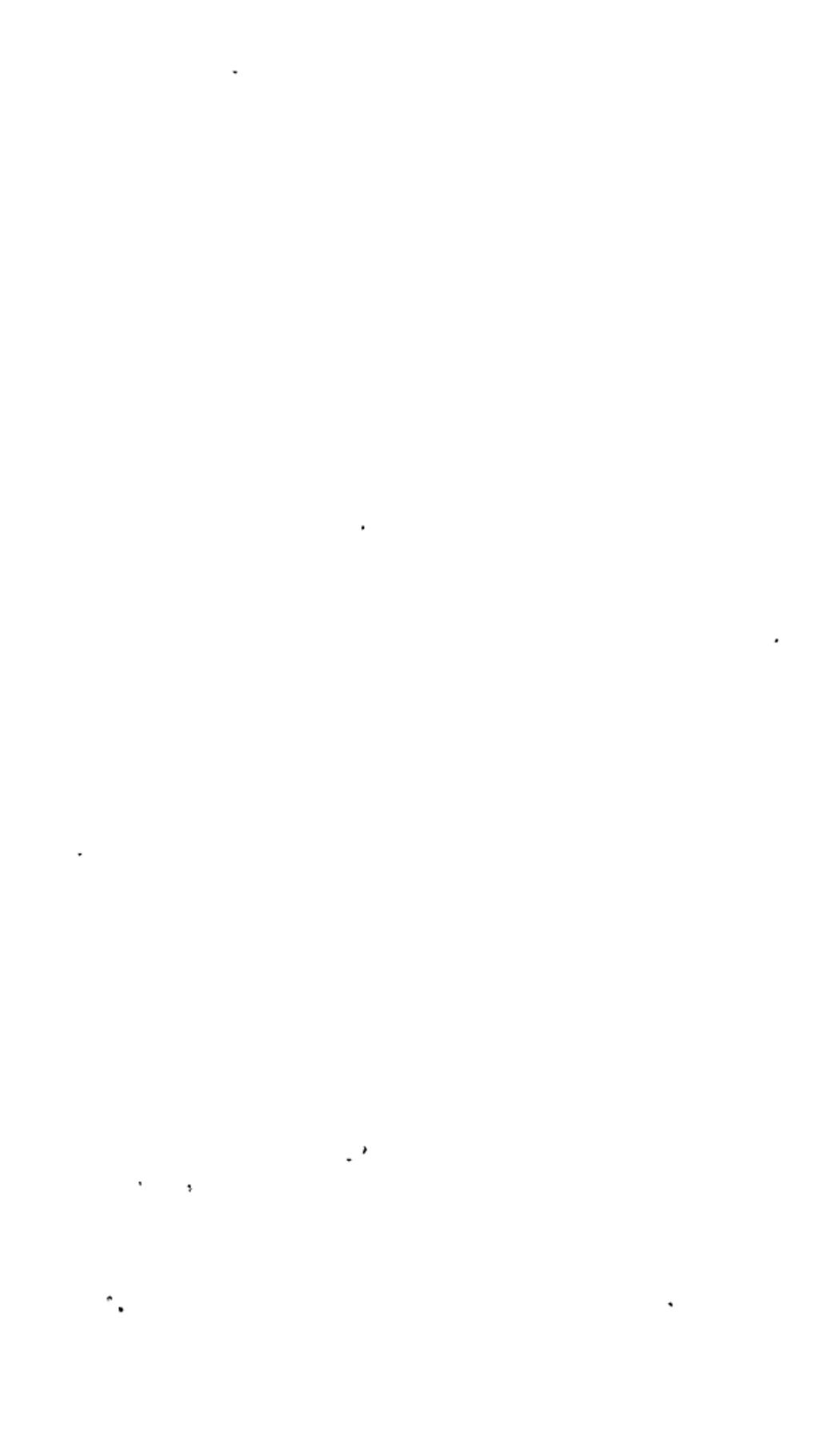


NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

---

MD CCLX VI.





# JOURNAL HELVETIQUE.



DECEMBRE 1766.



## REFLEXIONS

DETACHEES SUR LE MONDE.

**Q**U'EST-CE que le Monde, pour les Mondains eux mêmes qui l'aiment, qui paroissent enivrés de ses plaisirs, & qui ne peuvent se passer de lui? C'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi, & où pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers & aimer son esclavage. C'est une révolution journalière d'événemens qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ses Partisans, les passions les plus violentes & les plus tristes; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes,

des chagrins acablans. C'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume. Le jeu lasse, par ses fureurs & par ses caprices; les conversations ennuient, par les oppositions d'humeur & la contrariété des sentimens: Les passions & les atachemens criminels ont leurs dégouts, leurs contre-tems, leurs bruits désagréables. Les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues, & incapables d'être réveillées que par les excès de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates, qui ne font que montrer le crime de loin, & dresser des pièges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde come une passion si douce, rend tous les homes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables; où tout ce qui plait, ne plait jamais long tems, & où l'ennui est presque la destinée la plus douce & la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde; & ce n'est pas ce monde obscur qui ne conoit ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur & de l'opulence; c'est le monde dans son beau, c'est le monde de la Cour.

Si le monde n'atachoit les homes, que par le bonheur de leur condition présente, come il ne fait point d'heureux, il ne se feroit point d'adorateurs. L'avenir qu'il nous montre toujours, est sa grande ressource & sa séduction inévitable. Il nous lie par les espérances, ne pouvant nous satisfaire par les dons ; & l'erreur de ses promesses nous endort toujours sur le néant de ses bienfaits.

Les homes parlent tous les jours, sur le néant des choses humaines, le langage de la vérité, & ils n'en suivent pas moins les voies de la vanité & du mensonge. Nous disons sans cesse que le monde n'est rien, & nous ne vivons que pour le monde. Sages seulement dans les discours, insensés dans les œuvres ; Philosophes dans l'inutilité des conversations, Peuple dans tout le cours de nôtre conduite ; toujours éloquens à décrier le monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchissons le genoux avec la multitude, devant l'idole que nous venons de fouler aux pieds ; & à nos mépris succèdent bientôt de nouveaux hommages. Ce qui paroît grand aux yeux du monde, est toujours grand pour nous ; ce qu'il apelle bonheur, est la seule félicité où nôtre cœur aspire ; ce qu'il vante, est la seule gloire qui nous touche.

Tout est danger dans le monde. Dangers dans la naissance ; elle est une espèce d'engagement à toutes les passions : Dangers dans l'élevation ; elle nous fait une Loi de tout ce que l'Évangile condamne : Dangers dans les soins publics ; il faut prendre sur soi les passions des Grands & la misère des Peuples, allier les maximes de la Religion avec celles de la chair, & opter entre sa conscience & sa fortune : Dangers dans l'usage des grands biens ; nous avons sans cesse à nous défendre ou des profusions qu'inspire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : Dangers dans les exemples ; le vice perd son horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent ; & nous sommes rassurés, en trouvant dans les foiblesses d'autrui une excuse à nos foiblesses propres : Dangers dans les entretiens ; on veut plaire, & l'on ne plait que par les passions, ou qu'on reçoit, ou qu'on inspire : Dangers dans les amitiés ; le venin s'insinue par la conformité des humeurs, & par les douceurs de la Société ; on ne peut se passer de délassement, & le monde n'en fournit que de funestes à l'innocence : Dangers dans les concurrences ; on veut s'élever, & il est mal aisé d'aimer ceux qui nous supplantent, & qu'on nous pré-

fère ; dès que les intérêts sont divisés , les cœurs aussi ne tardent pas de l'être : Dangers dans le Mariage ; la durée du lien refroidit presque toujours celle de la tendresse ; il est rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité seule des intérêts forme presque toujours ; une Société sainte devient une tentation domestique ; & dès que le devoir devient un joug , le cœur s'est bientôt formé d'autres chaînes : Dangers dans l'état de liberté ; les passions qui n'ont point de frein , s'échappent malgré nous , & l'éloignement d'un lien sacré n'est souvent que l'amour d'une servitude plus universelle : Dangers dans la probité mondaine ; dès que le monde est content de nous , on se persuade aussi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu avec la vertu même ; & parce-qu'on n'a pas de ces vices que le monde condamne , on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige : Enfin dangers dans la piété même ; come elle est rare dans le monde , les louanges qu'elle s'atire en corrompent souvent le principe : On avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu , on s'y cherche bientôt soi-même.

Voilà le monde. Si on échape d'un pé-

ril, on vient bientôt échouer à un autre. Si l'exemple nous trouve inébranlables, l'amitié nous séduit; si l'intérêt ne nous touche pas, la gloire & la réputation nous entraînent; si nous nous défendons des grands excès, des passions plus douces & plus dangereuses ne nous trouvent pas insensibles; si l'inclination nous éloigne du dérèglement & de la débauche, la complaisance nous y jette; si nous sommes libres d'ambition pour nous mêmes, nous la sentons revivre pour nos enfans; si nous sommes fidèles à ne pas chercher les occasions, nous ne saurions répondre de celles qui nous cherchent.

Voyons toutes ces ames qui ont vieilli dans le monde, & que l'âge tout seul a retirées des plaisirs, l'amour du monde ne meurt qu'avec elles; sous des dehors différens, & que la bienfiance seule a changés, nous voyons le même gout pour le monde, les mêmes penchans, la même vivacité pour les plaisirs; un cœur jeune encore dans un corps changé & éfacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années; on fait revivre par l'erreur de l'imagination, tout ce que l'âge & les tems nous ont ôté; on regarde avec envie une jeunesse florissante, & les amusemens qui la suivent; on s'en prend

tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état : On se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, & sans s'exposer à la risée publique. Enfin à mesure que le monde s'enfuit & nous échape, on court après lui avec plus de gout que jamais. Le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, & nous mettre hors d'état de nous en passer.

Rien n'est constant dans le monde, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. On y voit une sagesse souveraine qui se plaît ce semble, à se jouer des homes en les élevant les uns sur les ruines des autres ; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient il n'y a qu'un moment devant eux ; en produisant tous les jours de nouveaux Héros sur le Théâtre, & faisant éclipser ceux qui auparavant y jouoient un rôle si brillant ; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'Univers. Les homes passent toute leur vie dans des agitations, des projets, & des mesures : Toûjours attentifs ou à se surprendre, ou à éviter d'être surpris : Toûjours pressés & habiles à profiter de la retraite, de la disgra-

ce, ou de la mort de leurs Concurrens, & à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité: Toûjours ocupés ou de leurs craintes, ou de leurs espérances: Toûjours inquiets ou sur le présent, ou sur l'avenir; jamais tranquiles, travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toûjours plus.

Le monde tout seul est trop triste & trop dégoûtant pour nous plaire & pour nous séduire; il faut que nous nous en mêlions nous mêmes, & que nous aidions, par nos erreurs, l'impuissance de ses attraits. Ainsi ce monde misérable que nous aimons, n'existe nulle part; c'est une chimère qui n'est qu'en nous mêmes; c'est une Divinité imaginaire qui est l'ouvrage de nôtre cœur tout seul. Ce sont nos desirs & nos espérances qui sont nos Dieux, auxquels nous sacrifions tout, & qui forment nos seuls plaisirs, & nos passions les plus violentes.

Quelle ressource pour un home, lequel après avoir sacrifié au monde & à ses Maîtres, son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé: Après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissemens, pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les

portes de l'élevation & de la fortune ; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées , & qu'il croioit déjà tenir ; menacé , s'il se plaint , de perdre celles qu'il possède ; obligé de plier devant des Rivaux plus heureux que lui , & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas crû dignes de recevoir ses ordres ? Ira-t-il loin du monde , se venger par des murmures éternels de l'injustice des homes ? Mais que fera t-il dans sa retraite , que laisser plus de loisir , & trouver moins de diversion à ses chagrins ? Se consolera t-il dans l'exemple de ses semblables ? Mais nos malheurs , à nos yeux , ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui ; & d'ailleurs , quelle consolation , de sentir renouveler ses peines , à mesure qu'on en retrouve l'image & le souvenir dans les autres ? Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie , & dans la force de son esprit ? Mais la raison toute seule se laisse bientôt de sa fierté : On peut être Philosophe pour le public ; on est toujours home pour soi même. Se fera-t-il une ressource , en se livrant aux plaisirs & aux infames voluptés ? Mais le cœur , en changeant de passions , ne fait que changer de suplices. Cherchera t-il dans l'indolence & dans la paresse , un bonheur qu'il n'a

pû trouver dans la vivacité des espérances & des prétentions? Une conscience criminelle peut devenir indifférente, mais elle n'est pas plus tranquile. On peut ne plus sentir les disgrâces & les malheurs, on sent toujours les infidélités & les crimes.

Le monde est plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est par les faveurs réelles qu'il accorde. Nul presque de tous ceux que le monde séduit & entraîne, n'est content de sa destinée; & si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adouciſſoit les peines de nôtre état présent, & ne lioit encore nos cœurs au monde, il ne faudroit pour nous en détromper, que les dégouts & les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous ſomes chacun en ſecret ingénieux à nous séduire ſur l'amertume de nôtre condition présente. Loin de conclure que le monde ne fauroit faire des heureux, & qu'il faut chercher ailleurs le bonheur auquel nous aſpirons, & que le monde ne fauroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque & ce que nous ſouhaitons. Nous charmons nos ennuis préſens par l'espoir d'un avenir chimérique; & par une illuſion perpétuelle & déplorable, nous rendons toujours inu-

tiles les dégouts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rapeller à lui, par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons, de nôtre méprise même, l'ocasion de retomber dans de nouvelles. Nous remplaçons par l'erreur de nôtre imagination ce qui manque à nos desirs; nous ne jouissons jamais, nous espérons toujours. C'est-à-dire, ce n'est pas le monde présent que nous aimons, nous n'y sommes pas assez heureux; c'est ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes: Ce n'est pas un bonheur réel, c'est une vaine image après laquelle nous courons, sans jamais pouvoir y atteindre: C'est un prestige qui nous joue, qui ne se montre jamais que de loin, & qui s'évanouit & s'éloigne encore, lorsque nous croyons y toucher & le saisir.

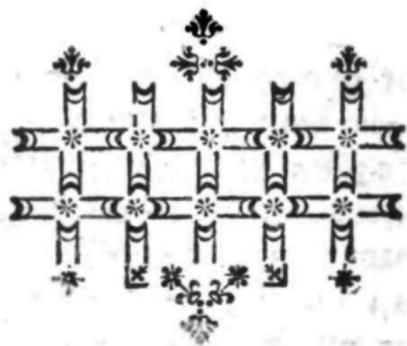
La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le desir insatiable d'accumuler; voilà les vertus que le monde conoit & estime, voilà les vertus auxquelles il porte ses Partisans. La droiture y passe pour simplicité; être double & dissimulé est un mérite qui honore. Toutes ses Sociétés sont empoisonées par le défaut de sincérité. La parole n'y est plus l'interprète des cœurs, elle n'en est que le

masque qui le cache & qui le déguise. Les entretiens n'y font que des mensonges affectés, sous les dehors de l'amitié & de la politesse. On se prodigue à l'envi les louanges & les adulations ; & on porte dans le cœur, la haine, la jalousie, & le mépris de ceux qu'on loue. Loin de se regarder tous come ne faisant entr'eux qu'une même famille, dont les intérêts doivent être comuns, il semble que les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement & se doner le change. L'intérêt le plus vil arme le Frère contre le Frère, l'Ami contre l'Ami, rompt tous les liens du sang & de l'amitié ; & c'est un motif si bas qui décide de nos haines & de nos amours ! Les besoins & les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence & de la dureté, même dans les cœurs, lorsqu'on peut le négliger sans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le secourir.

Si nous conoissions le fond & l'intérieur du monde ; si nous pouvions entret dans le détail de ses foudres & de ses noirs inquiétudes ; si nous pouvions percer cette première écorce qui n'offre aux yeux que joie, que plaisirs, que pompe & magnificence, que nous le trouverions

différent de ce qu'il paroît ! Nous n'y verrions que des malheureux ; le Père divisé d'avec l'Enfant ; l'Epoux d'avec l'Epouse ; le secret des familles ne cacher aux yeux du public que des antipathies , des jalousies , des murmures , des dissensions éternelles. Les amitiés y sont troublées par les soupçons , par les intérêts , par les caprices. Les liaisons les plus étroites y sont refroidies par l'inconstance. Les engagements les plus tendres y finissent par la haine & la perfidie. Les fortunes les plus brillantes y perdent tout leur agrément , par les assujettissemens qu'elles exigent. Les places les plus honorables n'y font sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut. Chacun s'y plaint de sa destinée ; les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent par leur rang & par leur fortune jusqu'au dessus des nuées ; on les perd de vue si haut qu'ils sont placés. Ils paroissent au-dessus du reste des homes par les hommages qu'on leur rend , par l'éclat qui les environne , par les graces qu'ils distribuent , par les adulations éternelles dont la prospérité & la puissance sont toujours accompagnées ; & par la satiété même des plaisirs , & par la gêne des assujettissemens & des

bienféances, & par la bifarrerie de leurs defirs, & par l'amertume de leurs jalousies, & par la bafefle qu'ils emploient pour plaire au Maitre, & par les dégouts qu'ils en effuient, ils font plus bas que le Peuple, & plus malheureux que lui.





LES DEUX FRÈRES ANDERSON

HISTOIRE VÉRITABLE (\*).

L E T T R E I.

De GUSTAVE ANDERSON à son Frère  
AUGUSTE. Paris le 2 Novembre.

**J**E vous écris de Paris, mon cher AUGUSTE, de la rue du jour, derrière St. Eustache, à l'enseigne de Socrate. Vous avez sans doute déjà fait mille plaintes de ma négligence à vous donner de mes nouvelles, je serai désormais plus fidèle à tenir mes promesses. Et d'ailleurs, j'ai tant de choses, tant de jolies choses à vous apprendre! Je lis d'ici au fond de votre cœur. Oui, vous serez fâché de

---

(\* L'Éditeur de ces Lettres en a reçu le manuscrit d'un homme de bien, ami des deux Frères Norvégiens. Il a choisi la voie du Journal Helvétique, pour en faire part au public. Il aura soin d'en donner la suite tous les mois. On ne doit point s'attendre à des amourettes ni à des incidens romanesques, mais à une enchaînement de faits touchans & instructifs. Tout y respire l'amour de la vertu.

vous être allé fourer dans les montagnes Helvétiques. Mon Ami ! Les plus courtes sotises sont les meilleures. Laissez hurler les Loups du Jurat. Venez dans la Reine des Villes du monde , rejoindre un frère qui vous chérit ; venez partager les délices d'une Société charmante. Mon Hôte , mon Ami , mon Mentor , mon Père , c'est M. DE BLAINVILLE , savant , aimable , home d'une probité à toute épreuve : Non , vous ne pouvez vous en faire une juste idée. Nous menons une vie céleste ; il me forme le cœur , il cultive , il orne mon esprit ... J'ai , dit-il , des talens ; ... des dispositions à devenir un être raisonnable ... Mais on m'appelle , il faut aller à l'Opéra. Je renvoie tous les détails à un autre tems. Adieu , mon cher ! J'atens vôtre réponse avec impatience.

GUSTAVE ANDERSON.

## L E T T R E II.

D'AUGUSTE ANDERSON à son Frère.

*Lausanne le 10 Novembre.*

**V**ous le savez , mon cher GUSTAVE , lorsque nous partimes de Christiania , nous étions dans le dessein de ne jamais

nous séparer dans tout le cours de nos voyages. Un Père tendre & respectable nous en donna l'ordre sur son lit de mort. Il nous fit même promettre à l'un & à l'autre, de nous arrêter quelques années à Lausanne, au Pays de Vaud, dans cette maison chérie, où il avoit lui même passé, ( nous redisoit-il souvent ) les quatre années de sa vie les plus belles & les plus heureuses. Malgré cela, vous paroissez surpris de ce que je suis en Suisse. C'est à moi à vous demander ce qui vous retient à Paris; vous n'y deviez demeurer que 15 jours tout au plus, & voila six mois que vous y êtes. Je les ai passés ces six mois dans des inquiétudes continuelles. Tous les jours j'atendois de vos nouvelles, tous les jours mon amitié étoit trompée. J'ai reçu enfin Votre Lettre, toute laconique qu'elle est, m'apprend du moins que vous vous portez bien, & me procure la consolation de vous écrire,

O mon frère, que je crains ce Paris qui vous enchante ! Mais non, je m'alarme sans sujet : Je vous conois ; le germe de la vertu est dans votre cœur, une heureuse éducation l'y a fait éclore ; & les fruits exquis qu'il a déjà portés en promettent de plus abondans encore. Attachez vous à M. DE BLAINVILLE. Suivez

fes pas, jouiffez du féjour où vous êtes pendant cet hiver. Livrez vous à l'atrait qui vous entraîne, mais au Printens, plus de délais je vous en conjure ; que l'amitié vous ramène vers vôtre frère.

Je ne fais qu'elle fauffe idée vous vous êtes formée du Pays de Vaud. Il ne me paroît offrir à vôtre esprit que des montagnes hériffées & des Loups qui hurlent, tandis qu'il ne présentera à vos regards furpris, que des perspectives admirables, des vues raviffantes, des Campagnes bien cultivées, des Vallons délicieux, des Vignobles fertiles qui s'élévent en Amphithéâtre les uns fur les autres ; des Villes riantes & multipliées, des Villages nombreux, des fruits délicats, des herbes d'un fuc exquis. La douce liberté y règne, avec la paix & l'urbanité. A Lausanne, d'où je vous écris, on trouve des Sociétés choisies, des plaifirs calmes, qui fe renouvellent fans cefse, des femmes d'un Commerce auffi agréable qu'instructif.

Moi, qu'on n'apelle point pour aller à l'Opéra & qui crains déjà d'être obligé de finir ma Lettre, je ne veux point renvoyer les détails à une autre tems. Je cède avec trop de plaifir aux impulfions d'un cœur qui vous aime ; & je me dédomage de ces fix mois de filence, de ces fix mois

éternels. Ceux qui vont les suivre seront-ils plus courts? Il faudra les passer à cent lieues de vous. Empressez vous du moins de m'envoyer les détails de ces jolies choses, que vous nous anoncés. M. N..., l'ami de nôtre Maison, chez qui je suis en pension, vous en prie de concert avec moi. Agrèez les assurances de sa sincère amitié.... Il m'a donné la même Chambre que M. ANDERSON occupoit il y a 35 ans. En y entrant pour la première fois, mes yeux se fixèrent sur le portrait de ce Père si tendre & si bon. Quel portrait! C'est mon Père; oui c'est lui même, ce sont ses yeux, sa bouche, son front, ses traits; il est parlant. Mon cœur s'agita, s'étendit. Je ne pus m'empêcher de verser des larmes. L'excellent M. N.... m'embrassa avec transport & confondit ses pleurs avec les miens. Il a depuis embellie ma retraite de plusieurs Payfages que mon Père avoit dessinés avec autant de délicatesse que de précision, & qu'il lui donna en parlant.

Vous voyez, mon cher GUSTAVE, que j'imité le Poliphème de THEOCRITE. Pour déterminer sa Galatée à quitter ses flots, il lui vantoit tous les charmes de sa Grotte, les lauriers & les hauts cyprès qui

l'ombragoient, le lierre & les pampres qui la tapissoient &c.. La Nimphe fut insensible. Non vous ne ferez pas come elle. Bonsoir. La poste va partir... Une Lettre furtout !

AUGUSTE ANDERSON.

L E T T R E III.

*De GUSTAVE ANDERSON à son Frère.*

*Paris le 15 Novembre.*

**V**ous ferez servi au gré de vos desirs, Monsieur ANDERSON ? Je viens de recevoir vôtre Epitre, de la lire rapidement tout d'une haleine, malgré sa prolixité. Je prens la plume sur le champ ; j'y répons !

En honneur, mon Frère ! vous avez des idées furieusement épiques. C'est du grave, du sublime, de l'enthousiasme. Entre nous, cependant, mon pauvre Ami ! Ce ton là sent diablement la Province ; à Paris, on glisse plus légèrement sur les objets. On n'en prend que la fleur, on esquisse, on voltige, on papillonne..... mais treve de badinage. J'ai de l'humeur. Il y a quelque chose de si tragique dans vôtre Lettre. Aimez moi ; contribuez à mes plaisirs, soit. Vos détails, vos descriptions ! je vous les passe encore ; mais de gra-

ce plus de censure , plus de morale , plus de sermons, ou nous nous brouillons sans ressource. Moi ! me déshonorer ainsi dans le monde ! Comment morbleu ! A vous entendre , on diroit que je suis sous votre férule ! Et puis , qui voudroit me voir ! BLAINVILIE à trouvé vctre procédé du dernier mauffade. On n'y tient pas. Un deux mots , je suis un être libre , & jamais je ne souffrirai qu'on done atteinte à mon indépendance.

Cet Oracle est plus sûr que celui de CALCHAS.

Mais enfin , je suis si bon. . . . .  
 je vous aime , & je passe ces petits airs que vous venez de prendre ; vous n'y reviendrez pas... Vous voulez donc connoître ces jolies choses , dont je vous ai parlé... Par exemple ; on dort la grasse matinée , on se lève en plein jour , on va à la toilette de quelque Vénus , on l'agace , elle se plaint , elle gronde sans être fâchée. Cela n'est-il pas du *dernier joli* ? Puis on on se pare , on se parfume , un équipage vous reçoit , on vole à l'Opera , à la Comédie Française , quelquefois ce sont des Concerts. . à ravir. . de petits soupers. . délicieux. . où l'on sent tout le prix de son existence ; quelquefois aussi on philosophe , on lit un de ces Livres , on décide , on

joue bien avant dans la nuit; tout cela se fait avec une décence, une légèreté, un ton!... Vive Paris. Tout est si gothique ailleurs!...

Puis qu'il vous faut de longues Lettres, je vous dirai encore, que je ne renonce point au voyage de Suisse. Oui nous irons BLAINVILLE & moi... Peut être vous ferai-je le sacrifice d'y passer une année. Voilà ce qui s'appelle de la complaisance. Adieu.

GUSTAVE ANDERSON.

#### L E T T R E IV.

*De M. N. à M. DULOC son Cousin.*

*Lausanne le 30 Novembre.*

**I**L y a plus de deux ans, mon Cousin, que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, & je ne mets la main à la plume aujourd'hui, que pour vous demander un service important. Votre bon cœur m'est connu; je suis persuadé d'avance, que vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour m'obliger. Voici le fait dont il est question.

Vous vous rappelez, sans doute, ce di-

gne M. Norvégien, nommé ANDERSON, qui demouroit chez mon Père, il'y a 35 à 36 ans. Nous étions enfans vous & moi, & il nous aimoit beaucoup. La mort l'a enlevé il y a une année, presque à la fleur de son âge. Il a laissé ses grands biens à ses deux fils, âgés l'un de 28 ans l'autre de 24. Il y a environ huit mois qu'ils partirent de Christiania Capitale de Norvège leur patrie, pour voyager, mais sur-tout en Suisse, où ils se propoioient de passer trois ou quatre années à Lausanne; ils étoient déjà arivés à Basle, où il se trouva un *freluquet* de François, dont le petit chapeau, le plumet, la frisure à la Grecque la longue rapiere & les minauderies plurent extrêmement au Cadet GUSTAVE ANDERSON. Come il est maitre de sa persone & de ses biens, il prit le parti d'aller en poste à Paris, avec ce petit Maitre, en promettant à son Frère de venir le retrouver chez moi, mais au plus tard en un mois. L'Ainé, qui se nomme AUGUSTE ANDERSON, est en éfet dans nôtre maison depuis environ 6 mois. C'est un garçon solide, vertueux, d'un comerce fort aimable; tout le monde le trouve bien élevé; sa conduite est sans reproche; il m'a dit lui même que son frere est beaucoup plus vif que lui; qu'il a une ima

nation ardente, un penchant décidé pour le plaisir & pour la dissipation. Ce frère lui écrivit enfin pour la première fois, il y a 15 jours de la *rue du joner* où vous demeurez vous même. Il lui aprit qu'il est logé chez un certain M. DE BLAINVILLE à l'enseigne de *Socrate*. M. AUGUSTE ANDERSON dans sa réponse lui insinua par un principe d'amitié, qu'il craignoit beaucoup l'influence du séjour de Paris, & le pria instamment de venir le joindre; il lui rapelloit ses promesses & son devoir à cet égard. Le jeune ANDERSON a pris cela du mauvais coté; il a répondu d'un ton brusque, qu'il prétendoit être son maître & vivre à son gré, & cela d'un stile qui sent la *petite maîtrise* de dix milles à la *ronde*. Sur la fin de sa Lettre, il faisoit un détail de ses amusemens, come petit foupers, fines parties de jeu &c. Son pauvre frère a été si affligé de tout ce train là, qu'il ne buvoit ni ne mangeoit; fatigué & chagrin de le voir si triste & si réveur, je l'ai sollicité de m'ouvrir son cœur. Il m'a tout dit, & come je lui ai parlé de vous, il m'a pressé de vous écrire sur le champ, pour vous prier de nous informer au juste des articles suivans: „ Quelle „ sorte d'home est ce M. DE BLAINVILLE? „ Quelle vie mène t-on chez lui? Quelles

» perſones fréquente M. ANDERSON ?  
 » Quelle dépenſe fait il ? Sur quel pied  
 » eſt-il à Paris ? Par quel moyen pourroit-  
 » on l'arracher à la ſéduction ? Au nom de  
 Dieu , mon cher DULOC , ne nous abandonnez pas ; il s'agit de ſauver du naufrage un ami de nôtre Maifon. M. ANDERSON l'Ainé , qui eſt fort riche , s'engage ſolemnellement de vous tenir compte de toutes les dépenſes *quelconques* que cela pourra vous ocaſioner ; d'ailleurs je prendrai pour moi tout ce que vous voudrez bien faire pour lui. Nôtre famille vous embraffe : Nous nous flatons de recevoir bientôt une Lettre de vôtre part. Adieu.

S. F. N.

PS. J'oubliois de vous dire , ſi vous avez des choſes facheuſes à nous mander , qu'il ſeroit bon & prudent de m'adreſſer vôtre Lettre ſous enveloppe , afin de ne pas augmenter les chagrins de ce brave M. ANDERSON ; nous l'aimons come nos yeux.

## L E T T R E V.

D'AUGUSTE ANDERSON à son Frère.

*De Lausanne le 2 Décembre.*

**E**N vérité, mon Frère, je ne fais où j'en suis! Je ne vous reconois plus! Est-ce vôtre cœur qui a dicté ce que je viens de lire? Vôtre main a-t-elle pu le tracer? Mille sentimens confus s'élevent dans mon ame, la Religion, la vertu, l'affection fraternelle, la tendresse de vôtre cœur, nôtre union passée, vôtre éducation; que de voix qui s'éleveroient contre vous, si vous pensiez come vous me le dites! Mon cher GUSTAVE, n'espérez point de pouvoir m'imposer silence; je ne vous abandonerai point sur le penchant de l'abime; à quelque prix que ce soit, je veux vous rendre à vous même. Oh que ce malheureux séjour de Paris vous causera peut-être un jour de regrets! Que de remords! GUSTAVE, c'est ton frère qui arosé de ses larmes le papier sur lequel il t'écrit!... Je te conjure par les liens sacrés qui nous unissent ensemble, de m'aimer aussi tendrement que je t'aime!..... Je ne vous accuse de rien, mon cher Frère!

DECEMBRE 1766. 621

Je ne vous fait aucun reproche ; vôtre bonheur me fera toujours plus cher que le mien. La seule chose que je vous demande c'est de me permettre de vous écrire à cœur ouvert ; si je vous paroissais importun , n'en accusez que mon zèle & mon attachement pour vous ... Moi ! l'ennemi de vos plaisirs ! Je suis prêt à tout sacrifier pour vous en procurer , parce que je suis persuadé que vous n'oublierez jamais cette double maxime que feu M. ANDERSON avoit souvent dans la bouche : *Point de bonheur sans vertu , point de vertu sans Religion.* Je vous prie de m'excuser , si je vous ai offensé ! Je suis tout à vous,

A. A.

## LETTRE VI.

De GUSTAVE ANDERSON à son Frère.

Paris le 10 Décembre.

**F**ORT bien, mon Frère ! J'entre dans toutes vos vues. C'est moi qui ai tort. Je souscris à la sagesse de vos réflexions ; vous n'aurez plus désormais à vous plaindre de moi. Il est bien plus doux de se dire qu'on se chérit réciproquement,

que de se gronder. Je ne vous écris que ces deux mots; on me presse de partir pour Fontainebleau, où M. DE BLAINVILLE est depuis 15 jours; nous serons de retour à Paris dans un mois. Portez vous bien & n'oubliez point votre frère.

## L E T T R E VII.

*De M. DULOC à son Cousin M. N.*

*Paris le 15 Décembre.*

**V**ous avez raison, mon Cousin, d'avoir de la confiance en moi. L'absence & la longueur du tems n'ont rien diminué de mon amitié pour toute nôtre famille & pour vous en particulier; je vous le prouverai par les faits. Je conois M. DE BLAINVILLE depuis long-tems Je fus hier chez lui, j'y vis M. ANDERSON. J'ai mis mes espions en Campagne; j'ai déjà fait bien des découvertes; j'ai des choses terribles à vous apprendre, mais je veux auparavant vérifier tous les faits. Cette courte Lettre n'est que pour vous donner un signe de vie. Comptez sur tous mes soins.

GUILLAUME DULOC,



A L'AUTEUR *du jugement sur les Fables de LA FONTAINE & celles de LA MOTHE, qui a paru dans le Journal d'Octobre.*

**V**OUS vous trompez, MONSIEUR, dès le comencement, disant qu'on done *assés généralement* la supériorité aux Fables de LA FONTAINE sur celles de LA MOTHE. Il faloit dire, qu'excepté vous, l'on est d'acord à préférer les premières. Le jugement de ces deux Auteurs est fait. LA MOTHE, depuis que ses amis & les cabales ne font plus, est reconu pour un Ecrivain géné, sec, & froid. Ses fables & ses autres ouvrages sont oubliés. Il le seroit aussi ; mais nos descendans à jamais sensibles aux malheurs du Poète ROUSSEAU, se rapelleront que ce grand home fut la victime d'un complet formé par LA MOTHE, le Géomète SAURIN & un troisième personnage plus obscur encore.

Au contraire, les Fables de LA FONTAINE sont le chef d'œuvre d'un Poete inimitable, dans le genre simple, naïf, gracieux. Par-tout on les trouve, on les lit & relit, on les apprend par cœur. Les Editions de ce Livre acueilli se multiplient chez les

étrangers & en France ; & voilà le sujet de votre plainte. Vous taxez le gout du public d'être frivole. Ce seroit la première fois qu'un jugement aussi universel le seroit. Examinons sur quoi vous fondez le vôtre.

1<sup>o</sup>. L'instruction, dites vous, est l'essentiel de la fable ; les agrémens ne sont qu'un accessoire. Pardonnez moi, Monsieur, & l'instruction & les agrémens sont essentiels. Autrement tout bon Père de famille n'auroit qu'à mettre les instructions qu'il donne à ses enfans par écrit, accompagnées chacune d'un conte tel quel, & se seroient d'excellentes Fables, mais passons.

Vous assurez que LA FONTAINE n'a guère que des agrémens ; que ses fables en place de moralités ne présentent souvent que des *antimoralités*. J'en appelle à ceux qui mettent plus de tems à cette lecture que vous n'y avez mis, & je me borne à une courte revue des antimoralités que vous nous cités plus avant pour exemples.

Vous en trouvez dans les fables 17. 19. 40. 50. 83. 85. 183. 184. non pas proprement dans le but de ces fables, que vous laissez pour bon ; mais de certains traits incidens vous choquent. Avez vous lû, Monsieur, les paraboles de J. C. ? D'après

ces Apologues , modèles pour le moral , dont vous faites ici vôtre fort , j'ai l'honneur de vous assurer qu'il fufit que l'Auteur d'une fimilitude , fe propofe une maxime juſte & louable , & qu'il l'ateigne. D'ailleurs , il n'eſt jamais queſtion d'épiloguer ſur les terme ou ſur les traits détachés de ce but. Par exemple J. C. veut nous apprendre à faire un uſage charitable des richèſſes que la Providence nous a départies , & à engager en cela les pauvres à nous procurer le Paradis par leurs prières. Pour cet éfet , il nous propoſe en St. Luc Chap. XVI , la parabole de l'Oeconome , qui fait tirer parti de ce que ſon Maître lui a confié , pour ſe faire des amis qui lui procurent une retraite. La comparaifon eſt juſte , & c'eſt tout ce qu'il y a à rechercher en cette parabole , que perſone n'a encore oſé rejeter , ſous prétexte qu'elle autorife la fourberie de l'Oeconome infidèle. Ne chicanons donc pas LA FONTAINE ſur des acceſſoires qui ne doivent être conſidérés que relativement au but principal. Dans la première fable ( nous ne nous arrêterons qu'à celle là ) il nous inculque le travail & la prévoyance , en opoſant la Cigale à la Fourmi. La dureté de la Fourmi eſt là ,

non pour nous servir de modèle, mais pour nous apprendre à ne pas nous reposer sur la charité d'autrui.

Vous trouvez, Monsieur, que dans la fable 41 l'Ane ne fait pas le fanfaron. Il est pourtant dit en autant de termes ; *qu'il se donoit tout l'honneur de la chasse.*

Fable 47. Le Renard avant de descendre dans le puit en avoit bien considéré l'issue. Le conte le suppose évidemment. Le Bouc non. Donc le dernier vers n'est pas applicable à l'un come à l'autre. Au reste si cette fable devoit être un traité complet de morale, l'omission de l'ingratitude & de la perfidie des imitateurs du Renard seroit impardonable.

La fable 53 est pour nous apprendre à envisager les accidens du bon coté autant que possible. Grand point de sagesse ! Vous avez trouvé que c'étoit le lieu de de parler de la fausseté du cœur humain. Encore un coup LA FONTAINE n'a pas tout dit.

Vous taxez LA FONTAINE de flatterie dans son Epitre à Mme DE MONTESPAN, & dans celle au Duc DE BOURGOGNE. C'est le cas des faiseurs d'Epitres dédicatoires tant en prose qu'en vers. Mais cela ne fait rien à ses fables. Celle même qui suit l'Epitre à la MONTESPAN tombe sur la flatterie : Fable 125.

Enfin la 238 vous scandalise quant à la seconde manière de raconter l'aventure du Milan. Mais il n'y a que la première qui soit de l'invention de LA FONTAINE, pour recomander la clémence aux Rois. La seconde est un vieux conte que nôtre Poëte a mis en vers par complaisance pour les critiques, & voici qu'on lui en fait un crime.

Si en repréfailles on vouloit éplucher les *antimoralités* des fables de LA MOTHE, l'éloge que vous nous donnez de ses instructions en souffriroit. Je me borne à la fable 5. *Le Caméléon*. En voici la chute, la conclusion: *Vous avez tout tort & raison, tout est Caméléon pour vous.* C'est à dire qu'il n'y a rien de certain. Riche sens moral! Le Pyrrhonisme tout pur; le renversement de toute science, vertu, Religion. Cette *antimoralité* n'équivaut-elle pas à toutes celles que vous reprochez à LA FONTAINE?

Vous trouvez à redire que la p'upart de ses fables ne sont point de son invention. Il est vrai qu'il a imité ESOPÉ & PHEDRE; mais come VIRGILE a imité HOMERE, BOILEAU<sup>1</sup> HORACE, RACINE EURIPIDE. Il y a pourtant des fables de son invention & ce ne sont pas les moins bel-

les. Votre remarque, Monsieur, ne relève en rien celles de LA MOTHE. Originales tant qu'il vous plaira, elles n'en valent pas mieux. LA MOTHE a fait sagement de ne pas traduire les premiers Fabulistes. Il n'avoit pas le don de saisir les beautés des Anciens ; moins encore de les rendre en nôtre langue ; témoin son Iliade où voulant traduire le Poète Grec il ne l'a que travesti & estropié.

Vous êtes étonné qu'on reproche à LA MOTHE ses préambules, tandis qu'on passe à LA FONTAINE les siens non moins longs. Mon cher Monsieur, en voici la raison. Rien de si affomant que les préambules de LA MOTHE ; rien de plus élégant que ceux de LA FONTAINE.

*Vous n'oubliez pas de toucher un point très avantageux à LA MOTHE, c'est que ses fables ont pu supporter une grande épreuve, je veux dire d'avoir été mises en prose pour les rendre plus intelligibles aux jeunes gens & se faire lire également avec plaisir. Qu'on essaie de faire subir la même épreuve à celles de LA FONTAINE, & l'on verra de qu'elles deviendront. Eh Monsieur, que dites vous là ? Le propre d'un ouvrage excellent est de ne pouvoir être rendu mieux autrement ni même si bien. C'est surtout le caractère de la bo-*

ne Poësie. Celle de HOUDART, qui ne vaut pas de la Prose, ne risque rien, à la transposition.

Puis vous venez à des critiques d'un autre genre, moins graves à la vérité, & que certaines gens pourront même traiter de minuties & de vétilles, mais qui ne paroissent pas telles à quiconque conoit la correction & l'exactitude en vers aussi bien qu'en prose. Parmi les échantillons que vous nous allégués, prenons celui de la fable 197 vers 7 8 & 9. Il mérite la préférence à cause de la substitution que vous y faites de trois vers de vôtre façon. Voici ceux de LA FONTAINE.

*Ainsi crioit Moustar jeune dogue & les gens  
Peu touchés de ses cris douloureux & perçans  
Venoient de lui couper sans pitié les oreilles.*

Je doute, c'est vôtre remarque, je doute que dans aucun bon Auteur on trouve rien de plus mal énoncé que ces vers. Et moi je trouve qu'ils expriment très distinctement ceci: „ Moustar jeune dogue crioit „ ainsi; & ses cris douloureux & perçans „ touchoient peu les gens qui venoient de „ lui couper les oreilles, cause de ces cris. Mais il y a dans l'énoncé du Fabuliste une

naiveré admirable. Tant pis pour celui qui ne la sent pas. Vous croyez qu'il iroit bien mieux ainsi :

*Ainsi crioit Mouflar jeune dogue à qui gens  
Peu touchés de ses cris deuloureux & perçans  
Sans aucune pitié coupèrent les oreilles.*

Je n'ai pas envie de vous facher, Monsieur? Mais sauf meilleur avis je maintiens que cela veut dire ; que Mouflar jeune dogue „ crioit au si, & qu'alors des gens „ peu touchés de les cris douloureux & „ perçans, sans aucune pitié allèrent lui „ couper les oreilles. Cela n'est-il pas pire, jugez vous même, que *l'hyjieron prô-* *ton* dans lequel vous prétendez que LA FONTAINE est tombé si lourdement.

Je fais grace au Lecteur de l'examen des 42 autres échantillons que vous mettez en avant pour preuve du nombre de négligences & de vraies chevilles qu'on trouve dans les fables de LA FONTAINE, & qu'on ne pardoneroit point aujourd'hui ; tandis qu'a peine en trouve t on dans celles de LA MOTHE, incontestablement plus exact, plus correct, plus chatié. Bien éloigné de croire, dites vous ailleurs, que vous ayez relevé tout ce qui mérite de l'être.

*Cependant à ye tabier que sur ce qu'on*

*vient de lire, vous osez défier le Lecteur le plus solidement critique de pouvoir trouver dans les fables de LA MOTHE seulement le demi quart de choses à lui reprocher &c.*

A cette belle tirade je n'opose qu'une réflexion que les petits Auteurs & Critiques devroient toujours avoir devant les yeux.

„ Observons que ce n'est jamais par les  
 „ fautes qu'il faut mesurer le génie en  
 „ aucun genre. Il y en a dix mille dans  
 „ CORNEILLE, & peut être très peu dans  
 „ CAMPISTRON, Cela n'empêche pas que  
 „ le premier ne soit un grand Poète; &  
 „ l'autre un Poète médiocre. Gazette Litt.  
 de l'Europe 5me Vol. pag. 174.

Oui CAMPISTRON, LA MOTHE & leurs semblables auront beau être froidement corrects, observateurs scrupuleux des règles qu'ils ont trouvé faites. Ces règles ne fournissent que le canevas & la carcasse. Mais l'agrément, la force, la vie dans un ouvrage c'est ce qui n'appartient qu'aux génies créateurs de produire, lors qu'ils se livrent au beau feu qui les inspire. Que supérieurs aux préceptes & à la méthode, ils s'en écartent par fois, n'importe. La postérité leur applaudira, admirera leurs ouvrages & se prosternera devant leurs statues. Des critiques de tems en tems ataqureront leurs chef-d'œuvres, mais ce fera la vipère qui se casse les dents à mordre l'acier.



L E T T R E  
A U X E D I T E U R S .

*Sur la mort de M. DE GIVRINS.*

M E S S I E U R S ,

**L**ES Auteurs des Journaux Littéraires pécheroient contre toute justice & bienfaisance, s'ils négligeoient les occasions de célébrer la mémoire de ceux qui se sont distingués dans les Sciences: Ils peuvent encore moins oublier leurs compatriotes & ceux qui ont contribué à les enrichir par leurs productions. Vous êtes parfaitement à couvert de ce reproche, Messieurs, puisque vous avez été très exacts à anoncer avec de justes éloges les pertes que la République des Lettres a fait des Savans les plus remarquables; vous auriez regret, sans doute, d'avoir manqué à ce devoir pour une personne qui depuis plus de quarante ans au moins, vous a fourni diverses pièces également curieuses & intéressantes, soit anonimes ou sous le nom de *Filografe*; d'une per-

ſone qui a reçu divers témoignages d'une eſtime diſtinguée des Savans de la première réputation ; tels que le Grand OSTERVALD, le célèbre ROLLIN, M. DE GELIEU Paſteur des Verrières &c. Je ne parlerai pas de ceux qui ſont encore au nombre des vivans , ils ont aujourd'hui une ocaſion bien naturelle de ſe montrer , en défendant contre l'obſcurité du tombeau, une perſone qui n'en doit point être envelopée.

Celui qui vient de payer le tribut à la nature étoit de ces Etres en quelques forte au deſſus des éloges des mortels , mais à qui ils doivent des plaintes funèbres pour témoigner leurs juſtes regrets : Qui les a mieux mérités que celui ci ! Le regarde-t-on du côté des talens & des grands dons ! Qui en a eu de plus diſtingués de l'aveu de ceux même qui ont le moins goûté ſes découvertes & aplaudi à ſes travaux ! Orateur pathétique pendant qu'il a fait les fonctions de Miniſtre du St. Evangile : Philoſophe & un des Diſciples de NEWTON : Qui mieux a faiſi la découverte de ce grand Maître ? Théologien ſcrupuleux ; mais dont les ſcrupules étoient adoucis par cette charité que ST. PAUL met au deſſus de toutes les vertus & de toutes les

sciences ; c'est de supporter les infirmes dans leurs foiblesses (\*).

Si on le regarde, soit du côté de la vie publique, soit du côté de la vie privée ; par tout on l'a vu cherchant la paix ; prêchant la paix ; vivant en paix avec tout le monde ; remplissant suivant sa place, tous les devoirs de la Société Civile avec une piété exemplaire & les mœurs les plus édifiantes ; ne pouvant souffrir & ne permettant aucune liberté qui sentit la médisance. Avantage des biens de la fortune, il n'en faisoit aucun usage ni d'ostentation, ni de sensualité ; mais il savoit faire certains sacrifices dans des occasions qu'il croioit plus intéressantes : Et n'est-ce pas lui que l'Ecole de Charité de Lausanne regarde pour un de ses premiers & généreux Fondateurs ?

Je ne m'arrêterai pas sur les avantages du côté des faveurs de la nature ; façoné par les mains des *Graces*, elles avoient embéli leur ouvrage par un air de dignité, qui couronoit son front & qui donoit à toutes ses contenance & à tous ses mouvemens, quelque chose qui inspiroit la considération & le respect.

---

(\*) I. Cor. XIII. v. 3.

Je ne toucherai qu'en passant les avantages de sa composition; son stile est aisé, simple, & sans apprêt; mais clair, net, pur & bien lié; enforte que l'on fait la pensée, sans éfort d'attention, dans les sujets même qui semblent en demander d'avantage.

Je ne m'arrêterai pas seulement à cette douceur de caractère, qui le rendoit maître de tous ses mouvemens & lui conservoit une tranquillité propre à rendre sa fréquentation & sa conversation aussi agréable qu'instructive à ceux qui ont du goût pour les belles connoissances & qui ne sont point esclaves des frivolités du monde bruyant.

C'est par ce qui le distinguoit & qui le distinguera à jamais aux yeux des connoisseurs en vrai mérite, que je vai le résumer.

Quoiqu'il soit très naturel & très permis de sentir ses avantages, ses forces, son habileté; il étoit si fort sur la réserve, en matière d'éloges & de louanges, qu'il me fit les plus vifs reproches sur ce que j'avois dit dans un Ecrit. „ Cet éclaircis-  
 „ sement & les Tables-Chronologiques qui  
 „ suivent font de M. de G. à qui tous  
 „ les homes doivent autant d'affection que  
 „ d'estime, en reconnoissance de l'application

„ infatigable qu'il soutient depuis si long-  
 „ tems avec un courage héroïque & par  
 „ les forces d'un génie fort au dessus de  
 „ mes louanges, pour nous doner des  
 „ traductions plus parfaites de l'Ecriture  
 „ Sainte & pour répandre des lumières,  
 „ qui tendent à la plus grande prospérité  
 „ de l'Eglise & des particuliers, aussi bien  
 „ qu'à la gloire de Dieu & à l'avance-  
 „ ment de son règne (\*).

„ Les amis, *m'écrivait-il*, nous doivent  
 „ une retenue scrupuleuse sur les louan-  
 „ ges auxquelles on peut & on est tou-  
 „ jours disposé de doner des interpréta-  
 „ tions humiliantes; les études dont nous  
 „ nous occupons demandent surtout de nô-  
 „ tre part une modestie & une réserve  
 „ toute particulière; d'autant plus que co-  
 „ me dit ST. PAUL, ce que nous possè-  
 „ dons, nous l'avons reçu, & si nous  
 „ l'avons reçu, seroit-il bienféant de nous  
 „ en glorifier (\*\*)? Je ne vous cache  
 „ donc point, que j'ai vû avec chagrin  
 „ ce que vous dites de moi.

Il avoit le principe de toutes les Scien-  
 ces: Il étoit en état de les toutes manier;

---

(\*) Découverte d'un Nouveau Monde, im-  
 primé à Genève chez Pierre BELLET 1746.

(\*\*) I. Cor. IV. v. 7.

mais l'ayant invité à la composition d'un Dictionnaire des expressions figurées de l'Écriture Sainte, come d'un Ouvrage très utile pour l'intelligence des Auteurs sacrés „ Dieu, *me répondit-il*, m'a imposé „ une particulière obligation de travailler „ à de nouvelles traductions du Canon sacré pour le rendre plus intelligible. Je „ dois donc y consacrer mon tems & mes „ forces.

Il étoit effectivement en état d'y travailler avec un grand succès par son étude appliquée aux Langues Orientales, d'autant plus que cette laborieuse application étoit favorisée non-seulement par les forces de son génie, mais par une assiduité qui n'étoit distraite, ni par les amusemens, ni par les servitudes inutiles du Siècle, ni par un fastueux tracas de domestiques. Des Savans du beau Monde, lui parlant un jour devant moi, de leurs divers domestiques : *Je n'en ai qu'un*, leur dit-il, *encore fait-il souvent trop de bruit pour moi.*

C'est à ces importantes traductions de l'Écriture, que nous l'avons vû depuis plus de quarante ans, occupé jour & nuit, se défendant avec une défiance courageuse, contre les préjugés si funestes à la vérité. Concentré dans son cabinet, il y consulte les Ouvrages des Savans; il est

fort quelquefois pour se transporter dans des Bibliothèques voisines, pour y puiser des secours & des lumières (\*). Il écrit à ceux qu'il croit plus en état de lui doner des éclaircissémens sur le véritable sens des Originaux sacrés: Mais, il savoit mieux que personne, que toute bonne donation vient D'EN HAUT, aussi reclamoit-il par les exercices secrets, aussi bien que publics, les faveurs DU PERE DES LUMIERES, lui demandant la grace de remplir ses devoirs envers lui, non-seulement par le sacrifice de ses louanges & par ses études; mais aussi, pour faire tous les efforts, toutes les démarches, conduites avec sagesse & bienséance, qui pouvoient contribuer à communiquer les grandes choses qu'il découvroit être révélées pour le grand bonheur des homes dès cette vie & dans celle qui est à venir. Quelles émotions n'éprouvoit-il pas! Quelles n'étoient pas ses allarmes à la vue des progrès de l'indifférence & de la tiédeur en matière de Religion! Que n'ai-je pas vû pendant une correspondance de quarante ans! Combien de fois n'ai-je pas été touché de l'épanchement de son zèle! Quels efforts! Quelles tentatives n'a-t-il pas fait

---

(\*) A Genève.

pour inviter par des Ecrits pleins d'onction, à reprendre du zèle pour nôtre Sainte Réligion, & pour inspirer le respect qui est si légitimement dû à nôtre Sainte Révélation ? Il auroit voulu, à l'imitation de ST. PAUL, se dévouer pour sa Nation (\*).

Il favoit ce que dit SALOMON que *les travaux de l'étude ruinent la santé (\*\*)*, mais il favoit aussi, que cette vie & cette santé doivent être consacrées à celui qui les acorde. Il a fait & refondu plusieurs fois ses traductions de l'Ecriture entière, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. Il a fait & refondu des Comentaires sur tous les livres qui la composent, il n'y a que l'unique héritier de sa tendresse & de son trésor de littérature, qui puisse doner une idée un peu complete du nombre de ses productions.

Nonobstant une application aussi soutenue & des travaux si pénibles, il est néanmoins parvenu sans infirmités jusqu'à son

(\*) Rom. IX. v. 3. qu'il traduisoit: *J'ai une grande-tristesse & une douleur continuelle dans le cœur ; car je demandois moi-même par mes prières, qu'il y eut un Anathème de la part de J. C. en faveur de mes Frères.*

(\*\*) Eclésiaste XII. v. 14.

le zième lustre, avec un libre & admirable exercice de toutes ses facultés, enforte qu'il a come couronné sa carrière par une traduction, acompagnée de notes, de l'ouvrage du célèbre Evêque BURNET, sur les points controversés entre les deux Communions Protestantes (\*) en vue de les faire entrer, autait que possible, dans un concert de charité fraternelle, en attendant leur réunion, si intéressante pour l'édification & pour le triomphe du pur Christianisme.

M. DE GIVRINS, connu autrefois sous l'apanage *De Bionens* est le grand Personnage dont je vous entretiens, Messieurs. Il espéroit, il se flatoit, il est vrai, depuis bien des années, que Dieu lui feroit la grace de voir le triomphe de la vérité; ce règne de paix promis à JESUS-CHRIST & par JESUS-CHRIST, mais, ce n'étoit pas avec une croyance d'infailibilité; c'étoit avec une croyance qu'il soumettoit à l'examen des amateurs & curieux des choses contenues dans la sainte Révélation sur les destinées de l'Eglise.

Il est mort au mois d'Octobre l'année 1766, sans avoir vû cette révolution, qui  
intéresse

---

(\*) Imprimé à Genève chez Pierre PELLET 1765.

intéresse si fort la gloire de Dieu, ses fidèles Serviteurs & l'Universalité du Genre-humain. Mais, que dis je ! Un homme tel que lui ne meurt jamais ; & de quelle vie ne sera-t-il pas gratifié par la bonté infinie du Dieu des miséricordes, à qui il a consacré ses jours, ses forces & toutes ses facultés ! Il n'est point mort en effet ; l'Éternel a retiré cette belle âme pour attendre en repos que les Fidèles des Siècles précédens obtiennent la récompense qui leur est réservée, & qu'ils fassent rétentir l'Univers de ce cri d'allégresse en disant : *Réjouissons nous : Faisons éclater notre joie, puisque le tems des noces de l'Agneau est venu* (\*).

Il doit être réputé au nombre de ceux à qui cette voix sacrée disoit *Heureux les morts qui meurent à présent pour le Seigneur ; car ils se reposent de leurs travaux & leurs œuvres les suivent* (\*\*). Félicité qui faisoit déjà à la fleur de son âge, le sujet de sa joie & de ses espérances, m'ayant dit plus d'une fois, en parlant des espérances d'ADAM avant sa chute, que *quelque mieux établie que put être sa feli-*

T t

---

(\*) Apoc VI. II. & XIX. v. 7.

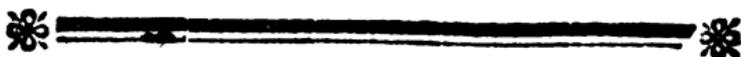
(\*\*) Apoc. XIV. v. 13.

*cité dans ce monde, il s'estimeroit très à plaindre d'y demeurer éternellement.*

M. DE GIVRINS n'est même mort dans aucun sens; car ses ouvrages & vôtre empressement, Messieurs, pour transmettre le souvenir d'une si belle vie, le garantiront de l'obscurité du tombeau. Pour moi qui lui dois de grandes & précieuses connoissances sur les félicités d'une seconde vie; connoissances qui font le sujet de toutes mes consolations dans celle-ci. Je m'attendris; mon ame se resserre; je ne suis capable que d'adresser à vos Lecteurs par mes soupirs, plutôt que par des paroles mal articulées, des invitations pressantes à joindre leurs vœux aux miens, pour que LE MISERICORDIEUX nous suscite quelque nouveau Flambeau propre à nous éclairer dans un tems où la corruption des esprits & des cœurs nous menace de tomber dans la disgrâce de l'Éternel, si nous ne reprenons du zèle pour nôtre Ste. Religion & une curiosité plus empressée pour la lecture & l'étude des Stes. Loix de Dieu.

J'ai l'honneur d'être Vôtre &c.

WULYAMOS Cap.



## LES DEUX AMIS,

## HISTORIETTE.

Ce n'est pas toujours de la conformité des caractères que naît l'amitié ; & la même éducation ne forme pas toujours les mêmes idées ni les mêmes homes : Les tempérammens varient à l'infini, & les mêmes circonstances dévelopent différemment les dispositions que l'on apporte en naissant. L'histoire de ST. PHAR & de VERSAGE me fournit ces réflexions. Tous deux élevés au même Collège, & par les mêmes Maitres, ils entrèrent dans le monde en même tems, mais avec des idées bien différentes. ST. PHAR, vif par tempéramment, étoit léger par caractère ; il voulut tout savoir, il ne fit que tout éfleurer. L'envie de plaire & de briller lui fit regarder l'*Agréable* come l'essentiel, & négliger l'*Utile* ; il comptoit l'esprit pour tout, l'ame pour peu, le cœur pour rien. Sa figure répondoit à son caractère, fine, spirituelle, sans traits, mais pleine d'expression ; les yeux vifs, brillans, ne respiroient que le plaisir & peignoient sa

légèreté. **VERSAGE**, plus solide & plus essentiel, étoit né plus tranquille; il approfondissoit ses connoissances, il croioit que pour raisonner il falloit conoitre, que pour décider il falloit savoir. Il vouloit être utile & estimé: C'étoit le but de son ambition. Sa physionomie étoit noble & intéressante; de grands yeux bleus annoncoient un cœur tendre & une ame sensible. **ST. PHAR**, persuadé que le suffrage des femmes décidoit pour un jeune home, ne pensa qu'à leur plaire: Des talens agréables, du gout dans la parure, de la légèreté dans le propos lui promettoient des succès. Il voioit les beaux esprits à la mode, il avoit régulièrement le livre du jour, il savoit toujours la Chançon du moment. **VERSAGE**, au contraire, occupé d'une vocation qu'il devoit embrasser, vouloit s'en rendre digne. Il voioit les vrais Savans dans leurs cabinets, les vrais Philosophes dans leurs retraites, & cherchoit la connoissance des Arts dans les ateliers des grands Maitres. Des occupations si différentes ne rapprochoient pas souvent les deux Amis; il y avoit déjà plusieurs mois qu'ils ne s'étoient vus, lorsqu'ils se rencontrèrent aux Tuilleries. **ST. PHAR** vola dans les bras de **VERSAGE**: Ah, mon cher Ami, lui dit il, que j'ai de plaisir

à te recevoir! que j'en aurai à te conter la vie charmante que je mène! j'ai mille choses à te redire; pourquoi m'as-tu abandonné? Fait come tu es, tu aurois peut-être été aussi occupé que moi. A peine suis-je entré dans le monde que j'en ai goûté tous les charmes... Les femmes, mon cher, les femmes! elles seules rendent heureux, elles seules font valoir un homme; une femme dont on est aimé est le seul bien de la vie. Quel plaisir de sentir tout le prix d'une conquête que l'on ne doit qu'à soi, qu'à son propre mérite! Mais tu es trop timide, je le vois; tu ne feras jamais rien. Conois-tu la Présidente DE LUZERRE? N'est-ce pas, dit VERSAGE, cette femme avec qui tu étois l'autre jour aux François? Il me semble qu'elle n'est plus jeune & que... Elle est adorable! interrompit ST. PHAR, & je l'ai. Elle a la meilleure maison de Paris, & voit la meilleure compagnie; nous faisons des soupers charmans; pas un moment de vuide; c'est une vie délicieuse! Ils étoient alors à la porte des Tuilleries, un carrosse s'arrête. C'étoit la Présidente: Elle appelle ST. PHAR, le fait monter & part. VERSAGE resté seul, fut étourdi de ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Un équipage brillant, une parure éclatante,

beaucoup de rouge l'éblouirent ; il crut avoir vû la Présidente jeune & charmante : Elle ne l'avoit jamais été, n'avoit plus le droit de l'être ; elle avoit quarante cinq ans , vivoit depuis trente , & en étoit actuellement aux jeunes gens qui entrent dans le monde. Oui , disoit VERSAGE en lui-même , ST. PHAR est heureux , il est aimé , son cœur est content ; son amour propre est flaté ; qu'a de plus l'homme le plus fortuné ? Que donnent de plus le rang & le mérite ? Il envia le sort de son Ami , se crut presque malheureux , & fut prêt à se dégouter du train de vie uniforme qu'il avoit mené jusques là. Il se souvint dans cet instant d'une visite qu'il devoit à une Amie de son Père. Il ne trouva point M<sup>lle</sup> de B... & fut reçu par sa Fille , jeune , jolie , & depuis peu Veuve d'un homme âgé , auquel elle avoit été mariée pour des raisons d'intérêt. VERSAGE , seul avec elle , fut aussi aimable & aussi insinuant qu'il put l'être. Il se rapella ST. PHAR , voulut l'imiter , hazarda une déclaration , devint même pressant , mais d'un air si gauche & si embarrassé , qu'on ne lui répondoit que par un grand éclat de rire au moment où M<sup>de</sup> de B... rentra. La Veuve lui fit part de ce qui venoit de se passer ; & VERSAGE , persiflé & plai-

santé, fortit le désespoir dans l'ame. De plus en plus mécontent de lui même, il passa plusieurs jours dans la peine & dans l'inquiétude. Il est un âge où la nature s'entend avec l'amour propre. Dans ces dispositions il fut un jour chez son Ami : Ah, mon cher VERSAGE ! lui dit ST. PHAR, tu me trouves encore un peu endormi ; nous avons fait hier un souper qui nous a menés jusqu'au matin ; je me réveille dans ce moment pour répondre à un billet assez pressant. Tu es donc toujours amoureux de la Présidente ? lui dit VERSAGE, en soupirant. Je le serois encore, si elle avoit voulu, mais elle veut être jalouse ; elle se formalise de mes attentions pour la Marquise DE BEAUBOIS. J'en ai été piqué ; je m'en suis détaché ; & c'est à la Marquise que je fais réponse dans ce moment. Elle me propose d'aller passer quelques jours dans une campagne de ses amies, & nous partons demain. On apporta dans le moment un autre billet à ST. PHAR. C'est la Présidente, dit-il, avec dédain, qui veut absolument me voir ce matin. Elle cherche sans doute une explication : Je n'en veux point. Fais-moi le plaisir de m'y suivre ; tu me l'épargneras, tu me serviras d'excuses, & à elle, si le cœur t'en dit, de consolation. Mes

chevaux font mis, allons. La Présidente étoit à sa toilette. VERSAGE fut surpris du changement de sa figure; à peine il put la reconoitre. Ami, dit-il à VERSAGE, dans un moment où ils se trouvoient seuls, ta Marquise ressemble-t elle le matin à la Présidente? ST. PHAR, pour éluder la question, se ressouvint tout à coup qu'on répétoit aux François certaine Tragédie dont il protégeoit l'Auteur. VERSAGE, seul avec la Présidente, ne répondit à ses agaceries que par des politesses. Il promit cependant de revenir chez elle & se hata de la quitter. Il sentit bientôt que le bonheur de ST. PHAR n'étoit pas aussi réel qu'il se l'étoit imaginé. Il entrevit que le suffrage des femmes que voioit son Ami pouvoit bien ne tomber que sur l'âge des homes. Si tu ne connois que les sensations, disoit il, je n'ai plus rien à t'envier; mon cœur pense différemment; le plaisir, sans amour, est à peine un plaisir pour moi. Si ta vie est remplie, ton ame est vuide. Quelques réflexions de ce genre remirent le calme dans la sienne. Que de bonheurs dont on ne voudroit point pour peu qu'on les vit de trop près!

VERSAGE avoit pourtant promis de retourner chez la Présidente: Il y fut quel-

quefois ; & il y vit un jour une jeune personne dont la beauté le frapa. Une taille noble & élégante , un air honête & décent , une philonomie douce & modeste le touchèrent encore plus que la beauté des traits. C'étoit Mlle DE SENONCOUR. Il ne résista point à l'impression qu'elle fit sur lui. Qui est cette jeune personne ? demanda-t-il avec émotion à Mde DE LUZERRE. C'est une de mes parentes que j'ai fait venir de Province pour achever son éducation ; son seul mérite est d'être riche ; cela est assez bon pour la Cour , où je compte la marier : Mais cela est si neuf qu'on n'ose point encore la produire ! VERSAGE en aprenoit assez pour comprendre qu'il devoit cacher ses sentimens à la Présidente. Ah , ST. PHAR ! s'écrioit-il , si tu possèdes en éfet l'art de plaire , acours & viens l'apprendre à ton Ami... Mais , non : Je ne veux que savoir aimer , à moins que cet aimable objet n'exige de moi d'avantage. Ah , que l'amour rend courageux ! Le timide VERSAGE chercha & découvrit bientôt le Couvent qu'habitoit son Amante , & ne trouva rien de plus simple que d'y voler. Mlle DE SENONCOUR , lui dit on , ne voioit personne que ses parens : Il se donc , sans hésiter , pour avoir des choses très

importantes à lui apprendre. Dès le moment qu'elle parut, après lui avoir demandé mille fois pardon de sa témérité, il lui peignit ses sentimens & le desir qu'il avoit de lui plaire avec toute la chaleur dont il se trouvoit animé. Mlle de SENNONCOUR, après l'avoir écouté avec autant de bonté que d'inocence: Je ne vois personne, MONSIEUR, lui dit-elle, que de l'aveu de mes parens, & sur-tout de ma Tante; vôtre démarche peut m'exposer, me faire de la peine, & je serois fâchée de vous en faire; permettez cependant, MONSIEUR, que je me retire, & vous prie de ne revenir ici qu'avec mes parens. VERSAGE, quoique très consterné, crut pourtant entrevoir qu'on ne l'avoit pas vû de mauvais œil. Il courut chez ST. PHAR. Tu te conois en femmes, lui dit-il, dis moi coment je dois me comporter dans le cas où je suis: Dois-je voir les parens?.. Tout doux! interrompit ST. PHAR, je ne suis pas encore Consultant: Mais, par pitié pour toi, je veux bien te dire deux mots. Ecoute, tache de m'entendre, & mets à profit mes conseils. Quand la femme nous plait, à quelque titre que ce soit, certain tact nous apprend dans le moment quel peut être le fondement de nos espérances. Il n'est, à

bien parler, qu'un certain nombre de femmes dignes de piquer à certain point l'ambition ou l'amour propre des homes, & de réveiller leur attention. Celles qui ont le plus d'esprit sont ordinairement les plus aimables, celles que l'on vante le plus, & dût la chronique en parler, celles qu'on recherche le plus, dont la Cour est la plus garnie, & dont la conquête a plus de droit de nous plaire. Cette espèce de femmes semble pêtée d'un certain feu, qui donne du ressort à leur esprit, qui les porte au plaisir & met dans la Société certaine activité qui en est l'ame. Le vulgaire des femmes, fait pour être ignoré, languit, végète, & n'est presque pour rien dans ce qu'on appelle *le monde*. Leur étalage de vertu n'est que plate froideur, insensibilité, vains dehors, en un mot, faits pour cacher l'inertie de leur ame... Quoi donc ! s'écria VERSAGE, indigné de la Morale de ST. PHAR, vous les jugez toutes ainsi ? Quoi ! nulle exception ? ... Non, mon Ami : Nulle femme d'esprit qui n'aime le plaisir ; c'est un point convenu, & si bien convenu, que la femme à sentiment, la coquette & la prude même, se pardonnent du moins tacitement en sa faveur tous les écarts & les faux pas qu'il leur fait faire. Lorsque

l'objet dont vous êtes frappé porte ce caractère précieux, tachez, en vous insinuant dans son esprit, d'en découvrir le foible, de le flater, de l'exalter, &, s'il se peut, de la faire briller par ses défauts mêmes. Tels sont les grands principes, mon Ami! c'est ainsi qu'on est sûr de vaincre & de courir à la célébrité!.. Songe, surtout, à ne point éfaroucher la Prude, à piquer la vanité de la coquette, à toujours raisonner, même jusqu'à la déraison, avec la femme à sentiment. Celles-ci sont terribles & m'ont cruellement couté! Témoin la Comtesse de G\*\*\*, qu'après trois mois d'attachement je ne devois point encore, qui ne vantoit d'abord que l'amitié, & qui l'analysoit au point d'en épuiser les plus minces détails; avec laquelle enfin je ne revins à ce qu'on appelle l'*Amour* que par des détours infinis; avec laquelle, Ami, lorsque nous fûmes parvenus à ce qu'elle apelloit *la théorie du cœur*, nous finimes enfin par ne nous plus entendre. Croirois-tu cependant qu'après m'avoir mené au point de travailler de mon mieux avec elle sur le mot *Sentiment*, pour l'*Encyclopédie*, je n'en eusse rien obtenu, si, par bonheur pour moi, je n'eusse à mon tour exigé qu'elle daignat m'aider pour creuser, dé-

finir & composer le mot *Sensation*?.. Mais je m'aperçois qu'il est tard, & que CYDALISE m'attend... Adieu, reviens demain, je tacherai de te débourrer un peu plus. Garde tes leçons, mon Ami ( lui dit VERSAGE en se levant, ) j'aime les femmes & les respecte plus que toi : La jeune beauté qui m'occupe est digne de mes vœux, & je prétens, s'il se peut, l'épouser. L'épouser ! Oui, mon Ami.... d'où nait donc cet étonement ? De te trouver si brave. Je ne te conçois pas. Tant mieux. Elle est jeune, dis-tu ? Probablement jolie ? riche, bien née?.. c'est fort bien fait. J'irai te voir, & suis à toi quand tu voudras la mettre dans le monde. Ah, mon Ami ! ( lui dit VERSAGE, en le quittant ) tout est badinage pour toi ; mais tu vieilliras come un autre, & gémiras peut-être un jour d'avoir si peu pensé ! VERSAGE, en déplorant l'aveuglement de son Ami, se ressouvint que Mlle DE SENONCOUR l'avoit renvoyé à ses parens. Ses intentions étoient pures, & il s'étoit déterminé à s'adresser directement au Père de la Demoiselle, lorsqu'il aprit que M. DE SENONCOUR ne vouloit marier sa fille qu'après la décision d'un Procès, d'où dépendoit la fortune de sa maison. S'il le gaignoit, sa fille avoit droit de prétendre

aux plus grands partis du Royaume. Il le perdit ; & VERSAGE, qu'une grosse succession acheva d'enrichir, eût le double plaisir d'épouser son Amante & de relever la fortune d'un Beau-père aussi illustre qu'estimé.

Il y avoit long-tems que les deux Amis ne s'étoient vus. ST. PHAR avoit été entraîné par le tourbillon des plaisirs ; d'autres circonstances avoient encore contribué à les éloigner. ST. PHAR, par pure ambition, avoit voulu servir ; il avoit fait deux ou trois campagnes, dans lesquelles il s'étoit beaucoup fait conoitre & très peu distingué. Les femmes cependant avoient sollicité pour lui des graces & les avoient obtenues : Il crut pourtant avoir lieu de se plaindre, & quita le service. La paix survint bientôt, & ST. PHAR, qui se trouva sans emploi, avec peu d'occupations, sentit tout le poids du désœuvrement. Moins jeune, & par conséquent moins fêté, inutile à soi-même, ainsi qu'aux autres, le cœur vuide & la tête assez peu *Meublée*, l'ennui s'empara de son ame. Les femmes n'avoient plus pour lui le même attrait, ST. PHAR n'étoit plus au ton du jour. Il les avoit aimées par vanité, elles le fuioient par dégoût. ST. PHAR enfin, blasé sur toute espèce de

plaisirs, avec une santé à peu près aussi délabrée que sa fortune, quoiqu'assez jeune encore, sentoit tous les désagrémens d'une vieilleffe malheureuse.

VERSAGE, après l'avoir cherché long-tems, le rencontra dans l'Anti-Chambre d'un Ministre. L'air sombre & défait de son Ami le toucha. Je fais tous tes chagrins ( lui dit-il, ) mon cher ST. PHAR, & puisse le bonheur dont je jouis devenir en partie le tien ! Mon mariage t'est connu : Tu m'en vois enchanté, après trois ans, come s'il venoit de se conclure. Pour comble de bonheur, le Roi me nomme à l'Intendance de B..... viens-y vivre avec nous, mon Ami ; viens être le témoin de ma félicité ; viens m'aider à remplir dignement mon emploi, à secourir les malheureux, à soulager le Peuple & à bien servir l'Etat. La vue d'un bonheur que ST. PHAR avoit négligé ne fit qu'ajouter à la noirceur de ses idées. Après s'être ennuié pendant deux mois dans la Province, il prit congé de son Ami, & se retira dans une terre qui lui étoit restée, & où ses inutiles regrets mirent bientôt fin à ses jours.



## LIVRES NOUVEAUX.

*Les intérêts des Nations, développés relativement au Commerce. A Leipsig, chez les Héritiers de WEIDMANN & REICH, 1766 2 Vol. in 4<sup>o</sup>.*

**L** ne nous conviendrait pas de garder le silence sur cet important ouvrage : La multitude & la variété des objets qu'il renferme, ne nous permettent pas non plus d'en faire une analyse bien exacte ; mais nous tâcherons d'en dire assez pour donner à nos Lecteurs une idée du mérite de l'Auteur. Le premier Tome est divisé en 25 Chapitres. Les trois premiers traitent *de l'équilibre de l'Europe, du Commerce en général, & de l'Agriculture en général*. L'Equilibre de l'Europe, tel qu'on l'a conçu jusqu'ici, n'est qu'une brillante chimère, & c'est en vain qu'on l'a cherché dans le rapport des masses des armées. L'expérience a prouvé dans tous les tems, qu'il peut y avoir de grandes inégalités entre deux armées d'un nombre égal de soldats, aussi bien qu'une certaine égalité entre deux armées d'un nombre d'hommes inégal. Tendre à l'équilibre  
par

par la guerre, c'est encore une vaine illusion. Il est évident que si de deux poids inégaux on retranche des quantités inégales, ils seront encore inégaux. Or c'est ce qui arive dans presque toutes les guerres de l'Europe moderne. Les deux partis s'épuisent d'hommes & d'argent, & se retrouvent, en faisant la paix, dans les mêmes relations & les mêmes points d'où ils étoient partis. Une nation n'est pas puissante en raison de l'espace qu'elle ocupe sur le Globe; elle l'est en raison de sa population, de son industrie; il ne peut y avoir de finances où il ne peut y avoir de commerce: Car, ce qu'on nomme le produit des finances, n'est réellement qu'une partie aliquote du produit du commerce. Il est donc plus sur de s'attacher à l'équilibre par le commerce, que par la guerre. Si jamais l'esprit de commerce se répand par tout, les guerres deviendront moins fréquentes en Europe. La rivalité des Nations n'excitera plus qu'une émulation générale: Au lieu de faire assaut de puissance, on n'en fera que d'industrie. Il en est du Commerce come de tous les objets de nos connoissances; il y a toujours de nouvelles choses à apprendre, & personne, quelque intelligence qu'on lui suppose, même avec l'expérience la plus consommée, n'est capable d'en son-

der la profondeur. Aucune Nation ne peut se croire bien instruite de son propre Commerce, si elle ne conoit à fond celui de l'étranger, auquel le sien est relatif, ou peut le devenir, & les mêmes lumières ne lui font pas moins nécessaires pour conoitre le prix des arts qu'elle possède, pour faire valoir son industrie, & pour lui donner l'effor. C'est surtout dans les voyages, c'est dans l'observation chez l'étranger, qu'il faut chercher les moyens de soutenir & d'acroitre cette industrie, sans le secours de laquelle l'art se dégraderoit, & se perdrait infailliblement, pour aller enrichir quelqu'autre Nation.

L'Agriculture est depuis quelques années, aussi estimée qu'elle le mérite. Des particuliers, des Sociétés, des Nations entières en ont fait & en font encore l'objet des recherches les plus solides & les mieux approfondies. On fera bientôt instruit dans les principaux Etats de l'Europe, des différentes sortes de productions, à quelles marques on peut les reconoitre, relativement à chaque espèce de productions, à la nature du climat, aux intempéries de l'air. On fixera les tems propres aux différentes récoltes, la meilleure manière de les faire & de les conserver: On déterminera la manière la plus sùre & la plus avantageuse

d'élever les bestiaux, de les nourrir, de les multiplier; de rendre la toison des moutons d'une meilleure qualité, de reconnoître & de fixer son degré de maturité; car il y en a très certainement un. L'expérience toujours accompagnée de l'observation, perfectionnera également la culture des Arbres de toute espèce & l'art de les conserver. Mais quand cet art, c'est à dire l'Agriculture, sera bien connu, quand toutes ses ressources seront développées, les progrès exigeront encore bien des encouragemens. Cet art, come tous les autres, demande des bras. Ce sera sans doute l'un des principaux objets des Sociétés d'Agriculture. Elles demanderont des bras au luxe, des encouragemens à l'administration de la finance, qui peut trouver dans une sage œconomie de quoi enrichir l'Agriculture & le Trésor public.

Dans les seize articles suivans, l'Auteur parle du Portugal, de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, des Pays-Bas Autrichiens, de l'Allemagne en général, du Palatinat, de la Saxe, des Etats du Roi de Prusse, de la Hongrie, de l'Italie, de la Suisse, du Dannemarck, de Hambourg & de Dantzic, de la Suède, de la Russie & des côtes de Barbarie. Voici le petit Chapitre qui traite des Etats

du Roi de Prusse. „ *Les arts.* Tous les talens font à Berlin come dans leur patrie , c'est là qu'ils se feroient réfugiés, s'ils avoient été bannis des autres Etats de l'Europe. Aucun Souverain n'a réuni en si peu de tems dans ses Etats une si grande somme d'industrie en tout genre; & seroit-il possible que l'immortel Philosophe de SANS SOUCI, qui a su faire des tableaux si intéressans des richesses, de l'industrie, des avantages précieux des arts, & doner de si belles leçons des vertus les plus nécessaires aux Souverains & à leurs Ministres, pour assurer la félicité des Peuples & la prospérité des Etats, ne dona pas au Commerce de ses sujets toute l'étendue dont il est susceptible? FREDERIC n'a point de petites vucs: Il conoit tous les avantages d'un grand Commerce: Il rétablira sans doute la Compagnie d'Emden; il accroitra la navigation de ses sujets dans ses ports de mer, sur l'Elbe & sur le Rhin, & surtout la part qu'ils ont au Commerce de Cadix par la richesse de toiles de Silésie & de Westphalie, que sa protection peut augmenter encore; il accroitra le Commerce de l'Europe.

Les six Chapitres suivans qui terminent le premier Tome, ont pour objet le crédit public, les richesses artificielles, les

banques, les effets de l'abondance de l'or & de l'argent, la proportion entre l'or & l'argent, l'intérêt de l'argent, la légitimité des intérêts de l'argent qui ont cours dans le Commerce les Monts de piété ou Lombards, les Compagnies des Indes, les avances du Commerce en général, le Commerce maritime, le Commerce confidré à l'égard de la population, & enfin, le Commerce de la Librairie. Les choses sentées qu'on lit dans cet ouvrage, au sujet de la Librairie, méritent que nous nous y arétions quelques momens.

Toutes les productions de l'esprit peuvent être envisagées come matière première d'une des plus riches manufactures dont l'art & l'industrie ayent su faire un objet d'exportation très précieux; enforte que tous les encouragemens donés aux Académies, aux Savans, aux Gens de Lettres, l'instruction, l'amusement, tournent en même tems au profit du Commerce, & le Commerce en étend infiniment l'utilité. Si l'on considère les bénéfices de l'imprimerie, des fonderies en caractère, de la gravure en taille douce, de la mégifférie, & surtout des papéteries, on conviendra que ce que les Ecrivains en tout genre mettent de valeur dans le Commerce, est infini, &

qu'ils forment dans un Etat une branche de Commerce très riche, &c.

L'Imprimerie est infiniment plus étendue à Londres qu'à Paris, éfet d'une liberté sans bornes, qui ne fauroit s'introduire en France. La liberté qu'on a en Angleterre de déclamer contre le Ministère, contre les Amiraux, les Généraux & les Alliés, contre le Roi même, l'esprit de parti qui y tient un champ toujours ouvert, y multiplient les brochures à l'infini. On a le droit de tout dire & de tout imprimer, même sur les mœurs & sur la Religion. Ces abus & cette yvresse de la liberté donent à l'Imprimerie de Londres une grande supériorité sur celle de Paris, non pour ce qui regarde la perfection typographique, car Paris à cet égard n'a de rival nulle part; mais quant à l'étendue de ses productions. En éfet, on imprime plus de livres & de brochures à Londres en trois mois, qu'il n'en paroît à Paris dans un an, mais l'exportation ne répond pas à cette abondance excessive. La meilleure partie de cette foule de productions est restreinte à la consommation intérieure. L'Imprimerie ne met sans doute pas moins au jour d'ouvrages sérieux à Paris qu'à Londres; on y publie également des livres utiles & agréables, des traités savans & des riens

amufans ou infipides. Mais cette abondance de matières premières de l'Imprimerie, que bien des gens railonables y trouvent excessive pour l'honneur du génie & du bon sens de la Nation est reſtrainte par des examens, par la néceſſité des aprobations & des permiſſions. Il eſt plus difficile à la Librairie de Paris de s'enrichir aux dépens de la Réligion, des mœurs, du Gouvernement & de la tranquillité publique; mais elle s'en dédomage par la multitude d'ouvrages qu'elle fournit à l'Etranger, d'ouvrages mêmes traduits de l'Anglois; & à cet égard, quoique Paris imprime beaucoup moins que Londres, ſon Comerc de Librairie eſt infiniment plus riche. C'eſt un avantage que lui donne l'uſage de la langue Françoisé, qui eſt la langue dominante en Europe.

Le 2me Tome comence par le Chapitre 27, concernant les Loix du Comerc en général, la Jurifdiction, les Faillites & les Contraintes par corps, les Lettres de change, les Tarifs & les Loix prohibitives, les Affurances, les Priſes, les Manufactures en général, les Colporteurs, les Hôpitaux, le Luxe & la Balance. Arrêtons nous un peu à ce dernier objet. Il importe à toutes les Nations de ſe procurer le plus qu'il eſt poſſible, une balance avantageuſe, puis qu'au-

jourd'hui c'est entièrement de là que dépend leur puissance relative. Aussi s'est-on fort occupé, depuis un certain nombre d'années, chez presque toutes les Nations de l'Europe, de cette balance sur laquelle on auroit à peine ouvert les yeux vers la fin du Siècle dernier; & on l'a assez généralement regardée come étant la même que la balance du pouvoir, parce qu'on a vu que tout le nerf de l'Etat consistoit dans un Commerce florissant. Une parfaite intelligence de cette matière peut servir de flambeau pour éclairer sur les moyens de conduire & d'étendre le Commerce à l'avantage de l'Etat, & de rendre l'Etat plus puissant. C'est par une balance exacte des exportations & des importations qu'on peut conoitre si un Etat gagne ou perd en général dans le Commerce; & en particulier par quelles branches de Commerce l'Etat gagne, & par quelles branches il perd. On peut regarder come des moyens infailibles d'augmenter les avantages de la balance, la rédaction des institutions Monastiques, celle des Troupes réglées des Employés dans les finances & dans l'administration de la justice, la culture des Colonies de l'Amérique, & la diminution des impots.

Il est question dans le 27 Chapitre des découvertes du passage par le Nord aux Indes Orientales & Occidentales, & des

des terres Australes à l'Ouest du Cap Horn. Come il n'y a pas long-tems que nous avons consacré un extrait tout entier à ces objets , nous ne nous y arrêterons pas. On lit avec] plaisir le Chapitre de *l'Impôt*. Les Peuples , dit l'Auteur , ne peuvent prospérer , si l'on porte le revenu public au delà des limites naturelles du revenu général ; parce qu'il faut nécessairement qu'alors la perception du revenu public en tarisse la source , & afoiblisse par conséquent sans cesse la Nation. On ne sauroit donc trop s'apliquer à la recherche d'une méthode sure , pour déterminer avec la plus grande exactitude le revenu général de la Nation. Il semble que , pour fixer tout d'un coup le vrai fond qui , dans un Etat , doit contribuer à l'Impôt , il ne seroit question que de s'accorder sur un principe , qui est , que le sujet doit au fisc tout ce qu'il peut lui donner sans nuire à sa subsistance. Ce n'est en éfet que sur le superflu que doit porter l'Impôt ; & aucun Etat ne peut former d'autre fond de subsi-  
de , que celui qui se trouve entre les mains du sujet , sa subsistance prélevée , puisque la vie des sujets est le premier besoin d'un Etat. Cela suposé , il ne s'agit plus d'examiner par quelles voies le superflu est entré chez le contribuable ; il suffit [qu'il s'y trouve , pour que le fisc ait droit] d'en

appliquer une partie aux besoins publics. C'est sur ce principe qu'HORACE peignant les beaux jours de Rome, montre les sources de sa grandeur dans la parcimonie de ses sujets, qui, contents de peu, avoient toujours de quoi fournir aux besoins de la République : *Ollis census erat brevis, commune magnum.* L'un est la suite de l'autre ; plus les sujets d'un Etat sont laborieux & économiques, plus il a de ressources ; parce que le superflu de chaque particulier étant l'unique fond des revenus publics, ce fond augmente toujours en raison de la sobriété & de la modération du Peuple.

Le dernier Chapitre, intitulé *du Négociant*, remplit le reste du volume ; & quoi qu'il semble n'avoir que l'instruction du Négociant pour objet, il mérite également l'attention de quiconque veut prendre part à l'administration du Commerce. On embrasse tous les objets dont voici l'énumération : Les livres, ou écritures & les comptes, la correspondance & le crédit, les banqueroutes & faillites, les denrées & les matières premières, les entrepôts, les manufactures, le commerce de commission, les voyages, les correspondans, le commerce de fret & de la navigation, les avaries & les assurances, le commerce maritime en tems de guerre, la spéculation, les changes,

les papiers de comerce , le comerce de banque, l'escompte , le comerce de l'Amérique, les avis & la légitimité des bénéfices du comerce en général, la contrebande, ou le comerce clandestin, les contestations & les procès.

On rapelle, en finissant, l'idée qui a été proposée par l'Auteur d'un petit traité *du bonheur dans tous les états de la vie*, qu'on a mis à la suite du Livre de LOCKE sur l'éducation des enfans, traduit en François. Cet Auteur prétend que de tous les états de la vie le Comerce est celui dans lequel on peut rencontrer plus aisément le bonheur, parce que c'est celui qui réunit le plus de comodités. Mais il y a une raison plus noble encore, & plus propre à prouver que le Comerce conduit plus sûrement au bonheur que tout autre état; c'est que c'est celui de tous qui présente le plus grand nombre d'ocasions d'exercer la bienfaisance; vrai moyen de rapprocher, autant qu'il est possible, la nature humaine de la nature Divine, & par conséquent, une route assurée du plus parfait bonheur auquel l'homme puisse parvenir sur la terre.

**T**HEATRE de M. ANSEAUME, ou Recueil des Comédies, Parodies & Opéra-Comiques qu'il a donés jusqu'à ce jour; avec les Airs, Rondes & Vaudevilles notés dans chaque Pièce. A Paris, chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St. Jaques, au Temple du Goût; 1766: Avec aprobatton & privilège du Roi; trois Vol. in-8vo.

C'EST sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, que l'Auteur des Oeuvres, dont on présente aujourd'hui la Collection, exposa les premiers Essais. Il débuta avec succès par un Prologue intitulé: *La Vengeance DE MELPOMENE*, & cette bagatelle fut suivie du *Monde Renversé*. C'est une Pièce de l'ancien Théâtre de la Foire, dont Mrs. LE SAGE & d'ORNEVAL ont été les premiers Auteurs; elle étoit en Vers & en Prose. M. ANSEAUME l'a remise toute en Vaudevilles; de plus, il y a fait les aditions & les changemens relatifs aux usages & aux mœurs de nos jours. Cette Pièce ost épisodique, & son titre anonce quel en doit être le fond; c'est particulièrement l'opposé de ce que nous voyons pratiquer en France: Les Petits-Maitres y sont Philosophes, les Philosophes Petits-Maitres; les Procureurs, les Notaires, les

Commissaires scrupuleux; les Filles bien élevées y disent ce qu'elles pensent; tous les homes y pensent & agissent bien.

L'année suivante M. ANSEAUME dona sur le même Théâtre le *Chinois poli en France*, Pièce en un Acte: C'est une Parodie du *Chinois de retour*, intermède Italien. Un Mandarin Chinois a deux filles, EGLE' & ZAIDE; cette dernière est promise à NOURADDIN, Chinois qui a voyagé en France, & qui en raporte le ton & les manières. EGLE' doit épouser HAMSI, autre Chinois qui n'a point quitté son Pays, & qui conserve toute la gravité Nationale; par cette raison il s'acomoderoit mieux de l'humeur sérieuse de ZAIDE que de l'enjouement d'EGLE'. La même cause fait qu'EGLE' doneroit volontiers la préférence à NOURADDIN, qui, de son côté, la lui done; le Mandarin tranche la difficulté & propose un échange qui s'exécute. Cette Pièce renferme plus de Vaudevilles que d'Ariettes; ce qui a mis l'Auteur à même d'y semer plus de pensées, plus d'esprit que dans les morceaux où l'on ne travaille que pour le Musicien: Aussi intéresse-t-elle moins le cœur qu'elle n'amuse l'esprit; elle fut d'ailleurs composée pour amener le ballet Chinois de M. NOVERRE, Ballet qui eut tant de succès sur le Théâtre lyricomique.

Quatre perfonages compofent toute l'intrigue des *Amans Trompés*, Pièce en un Acte, mêlée d'Ariettes. DORANTE a fait élever EMILIE, jeune perfonne pauvre de biens, mais riche en attraits: Il prétend l'époufer, & lui faire ainfi part de fa fortune. Un Neveu de DORANTE, intéreffé a rompre ce mariage, s'en repofe fur CRISPIN, fon Valet: Celui-ci gagne par préfent & par promeffes la Soubrette d'EMILIE; l'un & l'autre s'occupent des moyens de brouiller les deux Amans. CRISPIN fe déguife & veut en conter à EMILIE, qui le rebute. FINETTE vient tomenter la jalousie de DORANTE, qui l'écoute; il prétend rompre avec EMILIE, & mettre FINETTE à fa place. CRISPIN, qui a des vues fur elle, en prend ombrage; les deux fourbes fe brouillent, la trahifon fe découvre, & les Amans fe réconcilient. Cette Pièce offre différens couplets heureufement tournés; la Scene qui précède & amène la réconciliation des deux Amans eft ingénieufe & bien filée, quoiqu'à peu près toute en chant. Il y règne même une forte de pathétique peu ordinaire dans de pareils ouvrages.

*La fauffe Aventurière* eft une intrigue à peu près femblable à celle des *Amans Trompés*. VALERE a fécètement époufé.

AGATHE, qui s'en eût pour dot que sa jeunesse & sa beauté. CHRISANTE, Père de VALERE, ne veut point approuver le mariage; il ignore aussi qu'AGATHE est cachée dans la Maison de campagne, chez son Jardinier. AGATHE, qui n'a jamais paru aux yeux de CHRISANTE, forme le projet de s'y annoncer comme une inconnue que le malheur poursuit; elle compte assez sur ses charmes, pour se flater que le Vieillard n'y résistera pas; qu'elle pourra le réduire à la désirer pour femme, & ensuite à la reconnoître pour sa bru. Le plan réussit en entier; CHRISANTE est ému, charmé; il se détermine à lui donner la main, & n'est embarrassé que sur le choix du Notaire. C'est à quoi AGATHE se charge de pourvoir, toute étrangère qu'elle dit être. VALERE, déguisé, joue ce rôle: Il fait signer à son Père son propre Contrat de mariage; l'instant d'après le Vieillard est détrompé: Il s'emporte, menace, invective; mais enfin il s'apaise, comme c'est l'usage. Cette Pièce renferme encore plus d'Ariettes parodiées que la précédente; ce qui la rend moins susceptible de détails: Elle n'offre point non plus une vraisemblance si bien rigoureuse. On peint d'abord CHRISANTE comme un Vieillard un peu sauvage, & sur-tout fort ava-

re : Cependant il cède à la première attaque ; mais on fait que dans ces fortes d'épreuves un Vieillard est encore plus foible qu'un Adolescent. D'ailleurs , les deux Scènes dont il s'agit sont bien faites ; & il ne faut pas juger d'un Opéra-comique come d'une Comédie , c'est-à-dire , avec la même sévérité.

On a vû que les deux Pièces précédentes ofroient un grand nombre d'Ariettes parodiées d'après une Musique Italienne. On vouloit effaier si ce genre pouvoit prendre à l'Opéra-comique. L'acueil qu'il y reçut dona lieu de l'étendre ; & c'est ce que fit M. ANSEAUME dans *le Peintre amoureux de son modèle* , en deux Actes. L'intrigue en est simple , mais agréable. ALBERTI , Peintre , est amoureux de LAURETTE , jeune persone qui doit lui servir de modèle pour composer un tableau de VENUS ; mais ALBERTI est vieux , & a pour Rival le jeune ZERBIN son élève. Celui ci ignore la demeure & jusqu'au nom de celle qu'il aime ; il ignore qu'elle doit se rendre chez ALBERTI , & n'est pas moins surpris qu'enchanté de l'y voir paroître. Un ordre d'ALBERTI l'oblige de s'éloigner ; il en gémit , & va se mettre au guet avec JACINTE , vieille Gouvernante du Peintre. Ce dernier saisit ce moment

ment pour déclarer sa flamme à LAURETTE, qui n'en est point touchée. ALBERTI insiste; il veut baiser la main de LAURETTE, qui s'en défend; il est surpris dans cette attitude par ZERBIN & JACINTE; & après avoir reconnu par lui-même l'amour de ZERBIN & de LAURETTE, il prend enfin le parti d'unir ces jeunes Amans, & d'épouser la Gouvernante. La Musique de cette Pièce est d'un genre faillant, mais qui intéresse. La Pièce elle-même peut être envisagée come une Comédie agréable & bien conduite.

Le Docteur SANGRADO, Opéra-Comique en un Acte, n'appartient à M. ANSRAUME qu'en partie; il est d'ailleurs tiré d'un conte assez connu; mais les Auteurs modernes l'ont adroitement ajusté au Théâtre. On n'y retrouve nulle part l'indécence du sujet. Le Docteur SANGRADO est venu se fixer dans un Village; on y accourt de fort loin pour le consulter; mais tout le régime qu'il prescrit est de boire de l'eau: C'est-là son unique recette, & il l'applique à tous les cas possibles.

Voici encore un Opéra-Comique dont le ton s'élève jusqu'à celui de la bonne Comédie: C'est le Médecin de l'Amour. Le même point d'histoire qui a donné à QUI-

NAULT la Tragédie de STRATONICE, & à plusieurs autres Ecrivains, des Drames de différens genres, a aussi fourni à M. ANSEAUME le fond de cette jolie Pièce. Rien ne prouve mieux, & M. ANSEAUME l'a prouvé plus d'une fois, qu'une plume ingénieuse maîtrise toujours les sujets qu'elle traite, & n'est point maîtrisée par eux. Selon le fait historique, l'amour d'ANTIOCHUS pour STRATONICE, qui va devenir sa Belle-Mère, est prêt à le conduire au tombeau. ANTIOCHUS dissimule avec soin la cause de sa maladie; mais un Médecin la devine en le voyant palir à l'aspect de STRATONICE; il en instruit SELEUCUS, Père du Prince, qui, pour sauver son Fils d'une mort prématurée, lui cède sa maitresse: Telle est aussi la marche qu'a suivie M. ANSEAUME. Il ne faut que changer les noms, & ce récit nous donne le canevas de son Poëme. Le Roi de Sirie deviendra M. GERONTE, Bailli d'un Village, ANTIOCHUS prendra le nom de LEANDRE, & STRATONICE celui de LAURE. Le Médecin de Cour ne fera plus qu'un Médecin de campagne. C'est ce personnage qui dénoue toute l'intrigue de la Pièce; il devine la cause du mal & du silence de LEANDRE; il en instruit GERONTE: La Scène où se trouve

cet éclaircissement est des plus ingénieuses. / Le Docteur suppose que LEANDRE est son Rival, & que, pour le guérir, il faudroit qu'il s'unit avec celle qu'il est prêt d'épouser lui-même. Alors GERONTE, après avoir un peu hésité, prie le Docteur d'avoir pitié de son Fils, de lui céder sa Maitresse; il se jette même à ses pieds: C'est où le Docteur l'atendoit pour lui déclarer que c'est la Maitresse même de GERONTE qui est aimée de LEANDRE. L'amour paternel triomphe, & ce Père consent à n'être que le Beau-Père de celle dont il vouloit devenir le Mari. Il règne beaucoup d'intérêt dans cette petite Pièce, & la conduite en est sagement économiée; elle se fait même lire avec plaisir, & la Scène où GERONTE veut engager le Médecin à céder sa Maitresse, & où il apprend que son Fils est son Rival, est, sans contredit, une des plus belles du Théâtre.

Le conte de Fée, intitulé CENDRILLON, a fourni à notre Auteur le sujet d'un Opéra-Comique qui porte le même titre. CENDRILLON, nommée ainsi par deux Soeurs qui la jalourent & qui la maltraitent, n'a pour tout ornement que sa beauté; mais une Fée, sa Maraine, la protège: C'est elle qui la fait paroître au Bal du Prince AZOR,

sous un extérieur magnifique. Elle a mis ce Prince dans ses fers ; mais , obligée de se retirer du Bal avant minuit , sous peine de déplaire à la Fée , elle a disparu avec tant de promptitude , qu'une de ses Mules est restée au pouvoir d'AZOR. Il veut absolument retrouver l'inconnue à qui cette Mule appartient : Pour y parvenir , il fait publier , au son du tambour , qu'il veut choisir une femme parmi les plus belles personnes de sa Capitale. Toutes y accourent ; CENDRILLON y vient comme les autres , & , malgré ses haillons , elle obtient la préférence. L'Auteur a tiré de ce sujet tout le parti possible , & a su le rendre fort théâtral ; on y trouve divers endroits d'un naturel piquant , d'autres où le sentiment parle son vrai langage.

*L'ivrogne corrigé* , Opéra-Comique en deux Actes , est tiré d'un conte de LA FONTAINE. Il s'agit dans cette intrigue de corriger MATHURIN de son ivrognerie , & de le forcer à souscrire au mariage de sa Nièce COLETTE avec CLEON , jeune homme qu'elle aime. De son côté MATHURIN la destine à LUCAS , son Ami de bouteille , & avec lequel il s'ennivre régulièrement tous les jours ; c'est même par où l'un & l'autre ont commencé la Pièce ; ils s'endorment , & on saisit cette occasion pour

les transférer dans une Cave obscure. CLEON, qui a été Comédien, & qui se trouve fécondé par quelques-uns de ses anciens camarades, a tout disposé pour faire croire à MATHURIN & à LUCAS qu'ils sont morts; qu'ils vont être punis de leur conduite passée. L'ivrogne se repent & souscrit à tout ce qu'on veut, pourvu qu'il puisse revoir la lumière. Un des Notaires, qui sont supposés se trouver en grand nombre au manoir infernal, dresse le Contrat de mariage de CLEON & de COLETTE, qui est descendue aux enfers avec MATHURIN, pour demander à PLUTON le retour de MATHURIN.

Le plan du *Soldat Magicien* n'appartient point à M. ANSEAUME, il est de M. S..... Mais M. ANSEAUME en a fait ou retouché tous les détails. Ce sujet avoit déjà été mis sur la Scène Française par R. POISSON, sous le titre du *Bon Soldat*. On trouve ici les différences que l'opposition des tems & des genres a dû nécessairement produire entre les deux Pièces; mais, dans l'une come dans l'autre, un Soldat qui se donne pour Magicien tire d'intrigue une femme surprise dans un tête-à-tête par son Mari jaloux.

Toutes les Pièces qui suivent ont été composées pour le Théâtre Italien, ou du

moins n'ont paru que depuis la réunion de l'Opéra-Comique à ce Théâtre. La première, que l'Auteur y donna, fut l'*Isle des Foux*, Pièce à laquelle M. J... eût quelque part. C'est un sujet épisodique & une parodie de l'*Alcifanfano* de M. GOLDONI. FANFOLIN a été nommé Gouverneur d'une Isle, où une République relègue les foux de son domaine. Il est d'usage, à l'arrivée de chaque Gouverneur, de rendre la liberté à ceux qui, par leur séjour dans cette Isle, ont recouvré leur bon sens. Tous prétendent mériter d'être libres; ils reviennent l'un après l'autre lui conter leurs raisons: Là reparaissent successivement un avare, un prodigue, un faux brave; deux sœurs, nommée l'une FOLETTE, l'autre GLORIEUSE, & dont le nom désigne la manie réciproque: L'avare, quoique fou, est Tuteur de NICETTE, jeune innocente qui rend le Gouverneur subitement amoureux, & qui l'aime avec la même promptitude. Cet amour jette une espèce d'intrigue dans ce Drame, & elle se dénoue par le Mariage de FANFOLIN & de NICETTE. Une des meilleures Ariettes de ce petit Drame est celle que chante l'Avare dans la première Scène où il paroît.

MAZET, Comédie en deux Actes, est

toute entière de M. ANSEAUME. Un conte de LA FONTAINE, imité de BOCACE, lui en a fourni le sujet. M. ANSEAUME l'a mis au Théâtre avec les modifications nécessaires. Au lieu du Couvent de Religieuses où MAZET, selon le conté, entre sur le pied du Jardinier, il s'introduit, sous le même titre, chez une Veuve qui a deux Nièces; il y joue le rôle de muet come dans le conte; mais il fait bien se faire entendre à THERESE, dont il est amoureux. THERESE ne le rebute point; sa Sœur ISABELLE, quoique plus fière, ne dédaigne pas de le prévenir; il y répond mal; & ISABELLE jure qu'il sortira de la Maison: C'est à quoi ni THERESE ni la Tante même ne peuvent consentir. Cette Tante, dont le nom est Madame GERTRUDE, a bien d'autres vues sur MAZET; elle voudroit en faire son Mari; ses instances deviennent même si pressantes, que MAZET, impatienté, oublie son rôle de muet. Madame GERTRUDE, furieuse, veut approfondir ce mystère: Il s'éclaircit; & MAZET obtient sa chère THERESE. Le rôle de cette dernière est intéressant; & sa Scène de tête-à-tête avec le prétendu muet, fort théatrale.

Le sujet du *Milicien* est de l'invention de M. ANSEAUME; & les détails lui en

appartiennent également. Cette Pièce est en un Acte, & fut représentée pour la première fois à Versailles, sur le Théâtre de la Cour. Un riche Paysan, nommé LUCAS, est amoureux de COLETTE, qui ne peut le souffrir. Tous deux ont hérité d'un parent mort depuis quelque tems; mais COLETTE ne peut avoir part dans cette succession qu'en épousant LUCAS: C'est une clause expresse du Testament; & c'est LUCAS lui-même qui l'a suggérée au Testateur. COLETTE, plutôt que d'y souscrire, veut renoncer à tout; elle n'envisage d'autre bonheur que d'être à DORVILLE, Capitaine de Milice. LUCAS lui fait observer que cet Amant est un Cadet sans fortune. DORVILLE paie COLETTE d'un retour sincère; & LABRANCHE, Sergent de la Compagnie, songe à réduire LUCAS. Il parvient à lui faire signer un engagement sous le prétexte de lui faire signer une Lettre; il s'agit de partir dès le jour suivant. LUCAS offre mille écus pour son congé; LABRANCHE exige dix mille francs; LUCAS paroît déterminé à partir; on le revêt de l'uniforme; on l'arme & on lui fait faire l'exercice sur la Scène avec toute la recrue. Ce moment est pittoresque. LABRANCHE commande cet exercice en Musique; il n'échape aucune oca-

tion de véxer LUCAS; & ce dernier avoue, en se frotant l'épaule, que le métier est un peu dur: Ce n'est pas tout; on lui fait faire sentinelle durant la nuit. Autre Scène assez comique: LUCAS quite son poste sous prétexte d'aller au secours de COLETTE; il est pris en défaut & condamné, lui dit-on, à subir la rigueur des Loix: C'est d'avoir la tête cassée; il implore la clémence de DORVILLE & l'intercession de COLETTE; il est prêt à tout rendre; il consent au Mariage; on lui fait grace; & la Pièce finit.

Deux Fables de LA FONTAINE ont fourni à M. ANSEAUME le sujet *des deux Chasseurs & de la Laitière*, petite Pièce en un Acte, mêlée d'Ariettes. C'est beaucoup que ce double fond ait pû former celui d'un Drame, quel qu'il puisse être. D'ailleurs, M. ANSEAUME en a tiré le meilleur parti possible. GUILLOT & COLAS, deux pauvres Payfans, ont vendu d'avance la peau d'un ours qu'ils espèrent tuer: C'est cinq pistoles qui doivent revenir à chacun d'eux. GUILLOT a même acheté sur cette somme, qu'il doit avoir, un quartaut de vin, dont nos deux Chasseurs font un ample usage sur la Scène. L'ours paroît; COLAS tremble, le couche en joue & n'ose le tirer. GUIL-

LOT déclare qu'il n'y a rien dans son fût; heureusement l'ours ne fait que paſſer, & COLAS, pour courir après, choiſir une route toute oſoſée à celle que l'animal a priſe. GUILLOT, reſté ſeul, voit venir PERETTE, portant ſur ſa tête un pot au lait; elle entre en chantant; le Chasseur lui adreſſe quelques complimens qu'elle reçoit avec mépris. Le motif de ſa fierté eſt la fortune qu'elle prétend faire avec le lait qu'elle porte au marché; elle expoſe tous ſes projets dans une Ariette qui renferme une partie de la Fable originale. GUILLOT lui oſe la fortune qu'il fera lui-même avec la peau de l'ours: PERETTE y ajoute peu de foi & continue ſa route. COLAS revient pourſuivi par l'ours; il prend le parti de faire le mort, & GUILLOT celui de monter ſur un arbre; l'animal s'éloigne une ſeconde fois, emportant avec lui la fortune des deux Chasseurs: Celle de PERETTE n'eſt pas en meilleur état: Elle a caſſé ſon pot au lait. On voit que cette eſpèce de Drame n'eſt autre choſe qu'une moralité miſe en action; mais l'Auteur a égayé la matière & vaincu la difficulté autant qu'elle pouvoit ſe vaincre.

On conoit la Tragédie Angloiſe intitulée *Barnevelt*, ou le *Marchand de Lon-*

*Arès.* Cette Pièce, traduite en François par M. CLEMENT, a fourni à M. DORAT le sujet d'une Héroïde, & à M. ANSEAUME celui d'une Comédie en trois Actes sous le titre de *l'Ecole de la Jeunesse* ou *le Barnevelt François*. Il n'étoit pas facile d'adapter ce sujet à un de nos Théâtres, encore moins de le placer sur la Scène Li-ri-comique: C'est néanmoins ce qu'a fait avec succès M. ANSEAUME. Le fond de cette Pièce est devenu tout François entre ses mains. CLEON, jeune home qui entre dans le monde, est séduit par les attraits d'une *Hortense* qui le joue & le ruine; il néglige pour elle la jeune & tendre SOPHIE qui lui est promise; il abuse en même tems des bienfaits & de l'amitié d'un Oncle dont il est héritier. Les Amis d'*Hortense* contribuent à dépouiller CLEON; il se trouve acablé de dettes, & hors d'état de fournir à de nouvelles dépenses. Un plan d'évasion avec la Veuve exige des fonds nouveaux; mais où les trouver? La confiance des Prêteurs est épuisée; la patience de l'Oncle est à bout: CLEON, poussé à bout lui même, prend un parti désespéré: C'est de forcer le Secrétaire de son Oncle, où il espère trouver les secours dont il a besoin; il l'ouvre, &, au lieu de l'or qu'il y cherche,

il trouve un Testament par lequel M. ORONTE, ( c'est le nom de cet Oncle indulgent ) le nomme son Légataire universel : A cette vue CLEON reste acablé de honte & déchiré de remors. C'est dans cet intervalle que MONDOR, Ami d'HORTENSE, vient avertir CLEON que cette Veuve l'attend. CLEON, hors de lui-même, a peine à le conoitre ; il finit par le chasser avec oprobre. DUBOIS survient ; c'est le Valet de CLEON, mais Valet dont l'Auteur a fait un personnage vertueux & intéressant ; il ne peut concevoir l'état où il trouve son Maître. Arrive SOPHIE, qui n'y comprend pas d'avantage, & qui intéresse encore plus. CLEON ne peut soutenir ni sa présence, ni ses questions ; il disparoit à l'instant où survient M. ORONTE : Ce dernier voit d'abord qu'on a forcé son Secrétaire, & par-là tout est expliqué. SOPHIE ( qui le croiroit ? ) y fait à peine attention ; elle ne songe qu'à apaiser l'Oncle, qui, au fond, n'est pas plus irrité qu'elle : Il ordonne qu'on fasse venir CLEON ; & CLEON reparoit amené par SOPHIE. Cette Scène est bien filée & fortement écrite ; les Ariettes que l'on trouve dans cette Comédie sont bien coupées, mais elles n'y étoient point nécessaires. L'Auteur a sacrifié au goût actuel,

fans que la Pièce en ait eû besoin; elle eût réuffi fans le secours d'un pareil accessoire: Le Canevas en est bien tiffu, les détails en sont très-soignés; elle ofre plusieurs caractères théatralz & bien exécutés, plusieurs Tableaux très pitoresques. A l'égard du dénouement, il fait un honneur infini à M. ANSEAUME; on ne pouvoit sortir plus heureusement d'un pas difficile & dangereux: Il n'étoit pas aisé de rendre CLEON suportable; & l'Auteur est parvenu à le rendre intéressant, même après son crime. Le Testament qu'il déchire lui même fait presque oublier la fracture du Secrétaire; on est charmé qu'ORONTE pardone à son Neveu, & l'on n'est point révolté que SOPHIE l'épouse. L'art d'un Auteur, en pareil cas, ne pouvoit aller plus loin.

Nous ne dirons rien ici de *la Clochette*, petite Comédie qui termine ce Recueil, & dont nous avons parlé fort au long dans un de nos derniers Journaux. Nous y renvoyons nos lecteurs pour ne pas trop nous répéter.

Outre les ouvrages dont il vient d'être fait mention, M. ANSEAUME a eû part à quelques autres qui ne devoient point se trouver dans son Théâtre: Tel est en particulier BERTHOLDE, à *la Ville*; Pièce à

laquelle il a eû le plus de part. On a vû aussi qu'il ne s'atribue qu'en partie plusieurs des Pièces qui forment son **Recueil**; c'est ce qu'il a toujours eû soin de déclarer: Mais les Pièces imprimées sous son seul nom n'appartiennent qu'à lui seul; & ce sont, à coup sûr, les meilleures de cette Collection. Pourquoi disputer à un Auteur des ouvrages qu'il assure être de lui, & que nul autre Ecrivain ne reclame? Cette manie est des plus communes dans nôtre Siècle; en est-elle moins injuste? Elle vise à décourager les talens; & trop souvent elle y réussit; mais revenons à ceux de M. ANSEAUME. Le genre auquel il s'est particulièrement livré, celui des Pièces mêlées d'Ariettes, n'est pas le genre de la vraie Comédie: Cependant il a ses difficultés; il exige de la légèreté, de la combinaison, une coupe relative à cette espèce de Drame, l'art de ménager au Mugicien ses avantages, sans lui sacrifier ceux du Poete. M. ANSEAUME a connu ces principes, & s'en est rarement écarté, sur-tout lorsqu'il a travaillé seul; il conoit l'effet théâtral d'une Scène, & ne met en chant que ce qui est susceptible d'expression ou d'images. On remarque dans son Dialogue, & de l'air net & de la justesse; il l'étend ou le res-

treint avec une égale facilité : En un mot, ses ouvrages sont, en général, marqués au coin du talent, dirigés par le gout & éclairés par la réflexion. *Le Peintre amoureux de son modèle, le Médecin de l'Amour & Barnevelt*, trois Pièces que personne ne lui dispute, peuvent aller de pair avec certaines Comédies restées au Théâtre François, & qu'on y revoit toujours avec applaudissement. BARNEVELT surtout, aux Ariettes près, est une Comédie du meilleur genre. Que manque-t-il donc à notre Auteur pour tenir un rang plus distingué parmi nos Poètes Dramatiques ? Un autre Théâtre,

**R**ECUEIL intéressant d'Epigrammes nouvelles & d'autres Pièces de Poésie, qui n'avoient jamais paru. Par divers Auteurs du Siècle de LOUIS XIV. Première Partie à Villefranche chez Paul NOVI 1766.

Ce Recueil nous est parvenu sur la fin du mois dernier, mais trop tard pour l'anoncer dans notre précédent Journal, come le souhaitoient les Editeurs; nous nous faisons un plaisir d'en doner quelque'idée dans celui ci.

Cette première partie renferme 114 Epigrammes, où règne assez généralement cetre

simplicité de stile, cette clarté & en même tems ce sel qui en fait l'essence. Nous ne doutons pas que les Amateurs de ce genre de Poésie ne sachent gré de cette nouvelle collection aux Editeurs, qui assurent dans un court avertissement que toutes ces Pièces, „ à l'exception peut-  
 „ être de deux ou trois, ont été faites  
 „ depuis l'an 80 à 90 du Siècle passé,  
 „ jusqu'à l'an 15 de celui ci.

Il y auroit trop de rigidité, de vouloir reprocher que dans quelques unes de ces Epigrammes l'arondissement & l'arrangement scrupuleux des Vers qui forment le *Huitain*, le *Dixain*, & le *Douzain* parfait, ne se trouvent pas toujours exactement observé. Cette petite licence est autorisée par l'exemple des plus grands Maitres. MAROT, LA FONTAINE, ROUSSEAU même quelquefois se les sont permises. Les deux premières Epigrammes libres de ce dernier sont de 18 & de 16 Vers, & de plus il s'y trouve des rimes masculines suivies, & ensuite entremêlées. D'ailleurs ces licences sont rares dans le Recueil que nous anonçons. Mais il y en a d'un autre genre, qui, quoique autorisées par ROUSSEAU par LA FONTAINE & par plusieurs autres Poètes, ne méritent pas la même indulgence; aussi les  
 Editeurs

Editeurs l'ont ils bien senti, lorsqu'ils disent dans leur Avertissement : „ Nous pré-  
 „ voyons qu'on aura de la peine à passer  
 „ quelques gayetés, & quelques libertés  
 „ *joyeuses* qui s'y trouvent, dans un Sié-  
 „ cle aussi chaste, pur & décent que le  
 „ nôtre, mais il faut pardonner quelque  
 „ chose la naiveté de ce Siécle là.

Pour mettre nos Lecteurs en état de juger par eux mêmes & d'apprécier ce Recueil nous donnerons ici quelques unes des Epigrammes qu'il renferme. Nous les avons prises à peu près au hazard, n'ayant observé, dans le choix que nous avons fait, que de n'en donner aucune qui put choquer les oreilles les plus chastes.

ÉPIGRAMME VI.

**S**i vous voulez mettre en garde une somme,  
 Quelques bijoux, quelque éfet d'un prix haut,  
 Adressez vous à PAUL ce galant home,  
 C'est justement le Garde qu'il vous faut.  
 Son soin prudent jamais n'est en défaut ;  
 En bones mains est-ce qu'on lui confie.  
 Il fait garder si très bien un dépôt,  
 Qu'on ne peut plus le revoir de sa vie.

Le Marquis DE MALINVILLE.

Y y

## V I I.

Pour tréverfer un endroit périlleux ,  
 Un jeune fou demandoit à fon Maître ,  
 Come il pouroit fe travêftir le mieux ,  
 Et quel habit il penfoit qu'il dût mettre ?  
 Le Maître dit , Ami , fi tu veux être  
 Bien déguifé , qu'on n'y conoiffe rien ,  
 Prends feulement , quand tu voudras paroître ,  
 L'habit d'un Sage & d'un home de bien.

Le Vicomte DE MONTAGNACE.

## V I I I.

Ce Cavalier fi vain , fi pétulant ,  
 Croit de charmer & la Brune & la Blonde ,  
 Il n'eft mérite , esprit , gout , ni talent ,  
 Qu'il ne poffède & qui chez lui n'abonde.  
 Convenons en : Toute la terre ronde  
 Doit admirer des charmes fi puiffans.  
 Il eft parfait. Il ne lui manque au monde  
 Qu'un peu de bien , des mœurs & du bon fens.

Mlle. DE BUZANCE.

## I X.

Un fort grand bruit qu'en certaine Audience  
 Depuis long-tems dans la Salle on faifoit ,  
 Fit que le Juge à haute voix difoit ,  
 Huiffiers , holà ! que l'on faffe fîlence :

Quel chien de bruit ! On y perd patience !  
 Je vous en prens , Messieurs , tous à tèmoin -  
 Quand on voudroit y mettre tous ses foins ,  
 Coment juger ? Coment justice rendre ?  
 Voilà déjà dix Causes pour le moins  
 Que nous avons jugé sans les entendre.

M. DE JUVIGNI.

X V.

D'où vient qu'ABEL beaucoup mieux que CAÏN  
 Sut du Seigneur mériter la tendresse ?  
 Difoit , prêchant au Village prochain ,  
 Un Cordelier savant dans son espèce.  
 Du choix de Dieu voici la cause expresse ;  
 Come plus juste ABEL fut préféré ,  
 Car il alloit tous les jours à la Messe ,  
 Et payoit bien la Dime à son Curé.

Le Marquis DE NOGENT-LE-ROI.

X V I I I.

Ce bon Seigneur qui son blé mange en herbe ,  
 Une maison a vendu pour payer  
 Certain habit magnifique & superbe ,  
 Où l'or éclate , & dont-il est tout fier.  
 Dans cet habit JEAN qui le vit hier

En plein midi suant 7 grosse goutte ,  
 Dit à quelcun ; voi come il sue , écoute ;  
 Veux tu savoir qu'elle en est la raison ?  
 Bien doit suer abondamment sans doute ;  
 Car sur son corps il porte une maison.

La Marquise DE BEAUGIRON.

X I X.

Tout en prêchant , un Curé jovial  
 Au fond d'un trou fit choir à l'étourdie  
 Certains Billets par où l'Oficial  
 De tels & tels la censure publie.  
 Pour les ravoïr en vain il s'étudie :  
 Il jure, il sacre , il devient presque fou :  
 Enfin il dit ; Messieurs , j'excomunie  
 Tous ceux qui sont dans le fond de ce trou.

L'Abé BROSSIN.

X X I.

De son long Discours délivré  
 PAUL enfin a fini son rôle.  
 Deux heures il a pèroré ,  
 Et n'a pas dit une parole.  
 Rien dit ? Et pourquoi donc le drole  
 Vous parut-il si importun ?  
 C'est que dan sa Harangue folle  
 Ce qu'il dit & rien c'est tout un.

Le Chevalier DE BEAUVALLON.

X X I V.

Je cherchois dans les champs de Paphos, d'Idalie,  
 Quelques fleurs pour offrir à l'aimable JULIE.  
 Amour survint, & dit : Tes soins font superflus :  
 Pour parer le beau sein de Nymphes si jolie,  
 Il faut que chaque fleur de mes mains soit cueillie  
 Porte lui ce Bouquet : Il étoit pour VENUS.

Le Chevalier D'ANGLURE.

X X V.

Je m'aperçois, petit Duc suffisant,  
 Qu'assés souvent que je parois en Chaire,  
 Tu prens un air haut, capable, imposant,  
 Pour décider du sermon qu'on va faire.  
 Tor me juger ! O Dieu ! qu'elle misère !  
 Quel sot orgueil ofusque ton cerveau !  
 C'est jusement come la Harangère,  
 Qui prétendoit de critiquer Rameau.

Le Père BOURDALOUE.

X X I X.

L'Origenisme est pour le fier DAMON  
 Un Dogme affreux, & qui tient du blasphème,  
 Méchant & dur, son cœur trouve très bon  
 Qu'à toujours mais dure la peine extrême  
 Des réprouvés ; C'est son gout, son système,  
 Et de l'enfer zéléteur & soutien,  
 Il veut qu'il dure, & vous diriez qu'il l'aime,  
 Et le défend come son propre bien.

M, J. LE CLERC.

Que gagna-t-il nôtre premier parent ,  
 Lorsque du Ciel il reçut une femme ?  
 Foison de maux ; & tout subitement  
 Il y perdit une côte , & son ame.

Le Père ADAM , Carme.

X X X V.

Tous les honeurs me semblent des fleaux.  
 Jamais les Grands n'ont le cœur bien tranquile ;  
 Et sur les jours que la Parque leur file ,  
 Pour un de bon trente sont pleins de maux.  
 Du doux sommeil ignorant les pavots ,  
 Ils sont troublés par des craintes funestes.  
 Bref, il en est come des corps célestes :  
 Beaucoup d'éclat & jamais de repos.

M. DE BOSSIGNI.

X X X V I.

A son Evêque un Manant racontoit  
 Tout en pleurant la perte de son Ane.  
 Le bon Prélat vainement l'éhortoit  
 A tempérer cette douleur profane.  
 Non , non , dit-il , à tort on me condamne ,  
 C'étoit le Roi des Baudets sous le bât :  
 Qu'il étoit beau ) Vous eussiez , Dieu me damne ,  
 Dit, Monseigneur , que c'étoit un Prélat.

M. DE BOSSIGNI.

X L I V.

Si DAMON s'aime sans rival ,  
 La chose ne doit pas surprendre.  
 Lui seul d'emour pouvoit se preudre  
 Pour un sot pour un franc Cheval.

M. COURTIN de Flavigni.

X L V I.

Un vieux cocu du fond de la Provence ,  
 Vint à Paris , & bientôt expira.  
 Dont sa moitié ne put , vû la distance ,  
 Sy transporter , qu'après qu'on l'enterra.  
 La bone pièce en gémit , en pleura ;  
 Et fit son rôle en Actrice achevée.  
 Oh ! juste Dieu ! dit-elle à l'arrivée ,  
 Se défolant , poussant maint & maint cri ;  
 Faloit il donc me voir ainsi privée  
 De la douceur d'enterrer mon Mari !

Le Marquis DE BAR-SUR SEIN..

Cette première partie est terminée par quatre Sonets, voici le second, adressé à une Dame, qui soubaitoit de s'voir qui l'Auteur aimoit.

**L**A Beauté que mon cœur adore  
N'a rien d'égal dans l'Univers.  
Roses & Lis, Soleil, Aurore,  
Tout cède à ses charmes divers.

Elle est plus brillante que FLORE,  
Et que VSNUS fortant des Mers.  
Monarques & Dieux, tout s'honore  
Du bonheur de porter ses fers.  
Jamais l'Histoire ni la Fable  
N'ont peint rien de plus admirable.  
Il faut l'adorer à genoux.

Nos éloges seroient frivoles.  
Et pour tout dire en deux paroles,  
Cette belle, AMINTE, c'est vous.

Le Chevalier DE BEAUVALLON.

*PLAN de la vingt deuxiême Loterie Provinciale octroyée d'Utrecht, de trois cent & quatre vingt mille Florins argent courant d'Hollande. Arrêtée par leurs Nobles Puissances nos Seigneurs les Etats de cette Province, le 15. Octobre 1766.*

**C**ETTE Loterie consiste en 13000 Billets, 5500 Prix gagnans, & 104 Primes, divisée en quatre Classes suivantes :

**1ere CLASSE à 4 Fl.**

1 Pr. à 8000 f.	8000
1	4000 4000
2	2000 2000
3	1000 3000
4	250 1000
5	100 500
10	40 400
15	20 300
60	12 720
100	10 1000
200	8 1600
600	6 3600

**IIde CLASSE à 8 Fl.**

1 Pr. à 10000 f.	10000
1	5000 5000
2	2500 25000
4	1000 4000
5	250 1250
6	100 600
8	60 480
16	40 640
38	35 1330
120	30 3600
200	20 4000
600	15 9000

1000 Prix sortans & gagnans f. 26120  
 2 Prim. à f. 160 pour le prem & dern. f 320  
 2 à f. 160 avant & après les 8000 f. 320  
 2 à f 80 avant & après les 4000 f. 160  
 2 à f. 40 avant & après les 2000 f. 80

1000 Prix sortans & gagnans f. 42400  
 2 Primes à f 250 pour le pre. & dern. f. 500  
 2 à f. 200 avant & après les 10000 f. 400  
 2 à f. 100 avant & après les 5000 f. 200  
 2 à f. 50 avant & après les 2500 f. 100

1008 Prix & Primes, font f. 27000

1008 Prix & Primes, font f. 43600

III<sup>me</sup> CLASSE à 12 Fl.

I Pr à 12000 f. 12000		
I	6000	6000
I	3000	3000
5	1000	5000
6	250	1500
8	100	800
12	75	900
26	60	1560
40	50	2000
100	40	4000
200	35	7000
600	30	18000

1000 Prix fortans &  
gagnans f. 61760

2 Primes à f. 400 pour  
le pre & dern f. 800

2 à f. 210 avant &  
après les 12000 f. 480

2 à f. 120 avant &  
après les 6000 f. 240

2 à f. 60 avant &  
après les 3000 f. 120

1008 Prix & Primes,  
font f. 63400

2 à f. 200 avant & après les 10000 f. 400

2 à f. 100 avant & après les 5000 f. 200

2 à f. 50 avant & après 2500

& les deux Prix de f. 1250 300

60 à f. 45 avant & après chaque

Prix de f. 1000 - - 2700

5 à f. 1000 pour les 5. dern. Billets 5000

2580 Prix & Primes, font f. 246000

IV<sup>me</sup> CLASSE à 10 Fl.

& une Prime de dix  
sous pour le pays,

I Pr. à 30000 f. 30000		
I	20000	20000
I	10000	10000
I	5000	5000
I	2500	2500
2	1250	2500
30	1000	30000
30	400	12000
33	200	6600
40	100	4000
60	70	4200
100	60	6000
600	50	30000
1600	45	72000

2500 Prix gagnants  
f. 234800

2 Prim. à f. 600 pour  
le premier Billet f. 600

2 à f. 600 avant &  
après les 30000 1200

2 à f. 400 avant &  
après les 20000 f. 800

2 à f. 200 avant & après les 10000 f. 400

2 à f. 100 avant & après les 5000 f. 200

2 à f. 50 avant & après 2500

& les deux Prix de f. 1250 300

60 à f. 45 avant & après chaque

Prix de f. 1000 - - 2700

5 à f. 1000 pour les 5. dern. Billets 5000

B L A N C E.

Clas.	Billets	Mise.	Recette	Débourf.	Prix & Primes
1	13000	f 4	f 52000	f 27000	1008
2	12000	f 8	f 96000	f 43000	1008
3	11000	f 12	f 132000	f 61400	008
4	10000	f 10	f 100000	f 240000	2580
		f 34	f 380000	1380000	5604

**L**ES Billets seront signés par les respectables Directeurs de la Loterie Messieurs Adrien Henri Eych & Isaac Rutgers.

La mise dans la première Classe est 4 Florins, dans la seconde 8 Florins, dans la troisième 12 Florins & dans la quatrième 10 Flor. 10 sols, en tout 34 Flor. 10 sols d'Hollande.

La distribution des Billets se fera à la Maison de la Compagnie Provinciale, par les Directeurs de la Société octroyée à Utrecht, & du reste la Collecte se fera & les Billets se trouveront chez les Collecteurs, & Correspondans, savoir à Utrecht, chez Dirk Tinnemans, W. Mulder, & Bernard Brakel, à Amersfort chez Jaques Cohen, & W. Van Roofelaar, à Hambourg chez Albert Gerkens, & Samuel Cohen Dellemonde, à Altona chez Martin Gabriel Eichler, & Elie Joseph Hollander, à Francfort chez la Veuve Ph. Chr. Nordman, Elsemmerger & Westphal, C. G. Friedel, & Lazare Beer Isaac, à Nurenberg chez Jean Gaspard Van Scheidlin, à Paris chez A. Delarive, Cour du

Mey, à Genève chez André Bovay fils, à Anvers chez Gaspard de Wever, à Maline chez la Veuve J. F. Dancre, à Furth chez Elias, Salomon Gumpertz, & autres à dénommer dans les Principales Villes de l'Europe,

La Collacte comencera le Lundi 17 Novembre 1766. & fera continuée jusqu'à ce que tous les Billets seront distribués pour établir néanmoins un terme fixe, le Tirage complet de la première Classe comencera infailliblement & sans aucun délai.

Le Lundi 9 Février.

La seconde le Lundi 16 Mars.

La troisième le Lundi 20 Avril.

La quatrième le Lundi 25 Mai.

} 1767.  
}

de quoi le Public sera averti par les Gazettes, & les Billets qui ne seront pas sortis devront être renouvelés au plus tard le Vendredi qui précède le jour du tirage de chaque Classe, sous peine de confiscation absolue des Billets, c'est de quoi les Intéressés sont avertis afin de prévenir leur dommage.

Le Tirage de cette Loterie se fera publiquement à Utrecht à la Maison de la Compagnie Provinciale, en présence des Commissaires nommés pour cet effet par Leurs Nobles Puissances Nos Seigneurs les Etats de la Province d'Utrecht & selon l'usage connu.

Les Teneurs des Billets qui auront payé la mise entière de 34 Florins 10 sols, recevront en tirant un Prix ou Prime dans les trois premières Classes ce qu'ils auront payé de trop pour les suivantes.

On rabattra 10 pour cent de tous les Prix

& Primes soit haut soit petit, lesquels seront payés à celui qui montrera le Billet quatorze jours après que le tirage de chaque Classe sera fini par les Directeurs de la Société, ou par les Collecteurs où les Billets auront été distribués, en leur remettant les Billets qui auront emportés les Prix ou Primes.

S'il arrivoit qu'un des haut Prix avant & après lequel suit quelques Primes fut tiré sur le premier ou le dernier Billet d'une des quatre Classes, la Prime y appartenante sera ajugée au Possesseur du Billet qui aura tiré le Prix.

Le nombre des Prix fortans qu'on tirera dans les trois premières Classes étant de 3000 & celui des Primes 24, ils ne restera pour la quatrième Classe dans la Boëte que 10000 Billets, contre lesquels seront tirés 2580 Prix & Primes, faisant dans cette Classe, après tant d'expectatives précédentes, pas encore trois Billets blancs contre un Prix ou Prime.

Les Prix tombés sur les Billets collectés en Allemagne, seront payés au cours & conformément aux conditions publiées par les Collecteurs dans l'Empire.

Par ordre de Leurs Nobles Puissances Nos Seigneurs les Etats de la Province d'Utrecht, Mrs. les Directeurs de cette Loterie ont constitué & choisi, M. André Bovay fils, à Genève, pour leur Collecteur général, pour la France, Suisse, Piémont, Savoye, Italie, Vallais, & autres pays circonvoisins de Genève. Ceux qui souhaiteront s'intéresser dans cette Loterie sont priés d'affranchir les Lettres & l'Argent en écrivant audit Sr. André Bovay fils à Genève pour avoir des Billets.

*Prix de la mise en différentes monnoies.*

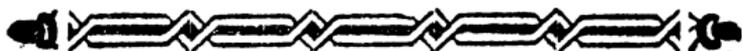
*Mise du Billet* } *Mise du Billet* } *Mise du Billet*  
*entier original en* } *entier original en* } *entier original en*  
*Argt de France.* } *Argent de Suisse.* } *Argent Courant*  
*savoir :* } } *de Genève.*

Ire Classe	L 9	Ire Classe	L 6	Ire Classe	L 5 8
Iide Classe	18	Iide Classe	12	Iide Classe	10 16
IIIe Classe	27	IIIe Classe	18	IIIe Clas.	16 4
IVme Classe	24	IVme Classe	16	IVmeClas.	14 12

En tout Arg. de France	L 78	En tout Arg. de Suisse	L 52	En tout Argt. ct de Gen.	L 47
---------------------------	------	---------------------------	------	-----------------------------	------

<i>Et les Lots se- ront payés à rai- son de 40 sols de France par cha- que Florin d'Hol- lande.</i>	<i>Et les Lots se- ront payés à rai- son de 12 Batz 2 Creutzers de Suisse par chaque Florin d'Hol.</i>	<i>Et les Lots se- ront payés à rai- son de 24 sols Arg Cour. de Genève par cha- que Fl. d'Hol.</i>
---	--	---





[BOUTS RIMÉS EN ENIGME.

<b>J</b> E suis composé de deux	mots ;
Je fais l'amusement des	fots ;
Quelquefois celui du	génie.
Eh ! dans quelle étrange	manie
N'ai-je pas plongé l'	univers ?
Je suis une aimable	folie
Sinonime de mauvais	vers.
C'est moi qu'un Poète	pervers ,
Par une piquante	ironie ,
Joua dans une	Comédie ;
Puisse-t-il être après sa	vie ,
Pour avoir montré mes	travers ,
Bien houspillé dans les	enfers !

L O G O G R I P H E.

**V**eux tu me faire avec plus ou moins d'art ?  
 Tu ne peux te passer de ma première part ;  
 Mais garde toi , Lecteur , de raisonner come elle ,  
 Caustiques gens & leur séquelle ,  
 A ton esprit feroient quèrelle :  
 Après cela faudroit-il s'étoner ,  
 Si tu donois à rire à tout le monde ?  
 On pourra te le pardonner ,  
 Quand tu feras chargé de ma seconde.

## T A B L E.

<b>R</b> EFLEXIONS détachées sur le Monde.	595
Les deux Frères Anderson , Histoire véritable.	609
A l'Auteur du Jugement sur les Fables de la Fontaine & celles de la Mothe.	623
Aux Editeurs sur la mort de M. de Girvins.	633
Les deux Amis Historiette.	643
Ouvrages nouveaux. Les Intérêts des Nations développés relativement au Commerce.	556 16
Théâtre de M. Anseaume.	688
Recueil intéressant d'Epigrammes nouvelles & d'autres Pièces de Poësie.	687
Bouts rimés en Enigme & Logogriphe.	712

